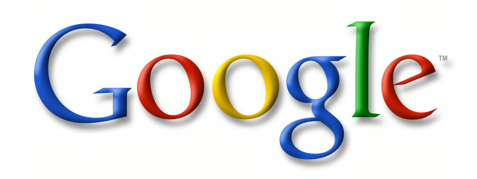
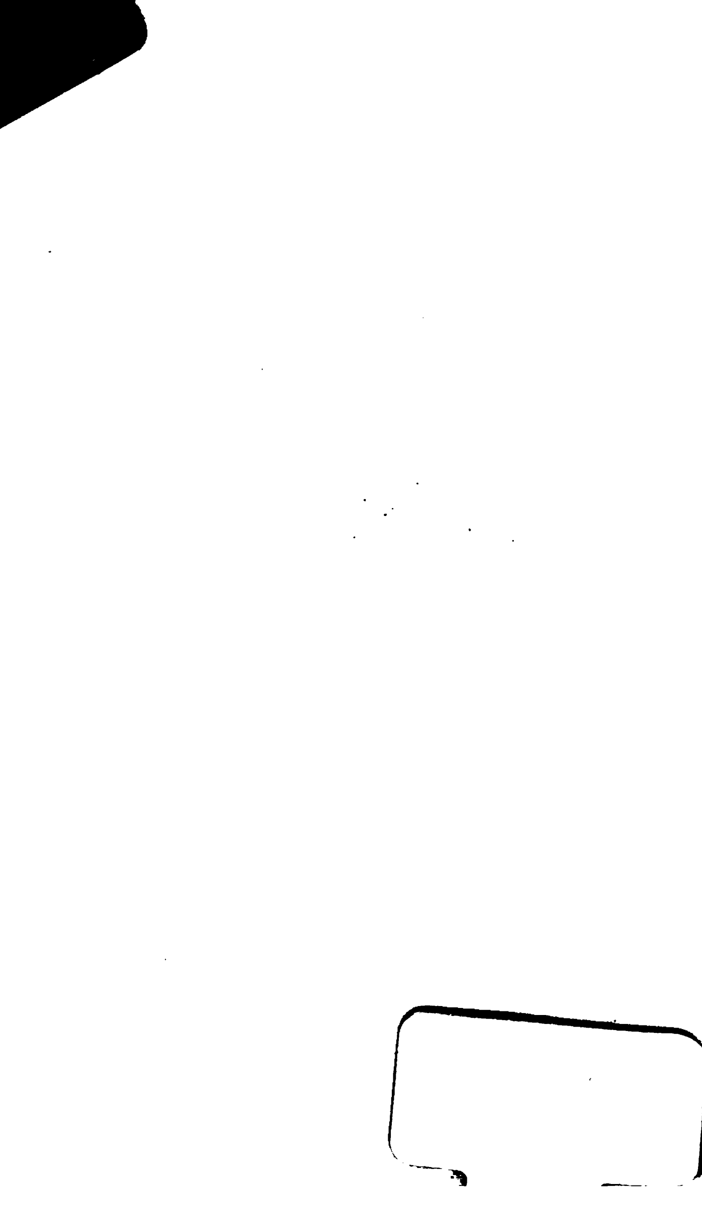



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581997 3



NKT
Genlis

PALMYRE
ET FLAMINIE,
OU
LE SECRET.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

PALMYRE

ET FLAMINIE,

OU

LE SECRET.

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES MARAIS, N°. 16, F.-S.-G.
1821.

PALMYRE
ET FLAMINIE,
OU
LE SECRET.

LETTRE LI.

La comtesse Charles à madame Dubreuil.

Versailles, 2 janvier 1772.

Ce pauvre Nelmur, afin de fuir Paris, s'étoit réfugié à Bagneux ; j'ai su qu'il y étoit fort mal logé, je lui ai écrit pour lui proposer ma maison de Saint-Germain, pour y passer tout l'hiver : il a accepté cette offre ; sa lettre de remercîment à ce sujet est bien sombre et bien touchante. Je lui mandois qu'il me paroissoit étonnant qu'il n'allât pas rejoin-

dre l'abbé d'Erlac, il m'a répondu qu'il voulait *être seul*.... Il y a quelque chose de bien extraordinaire dans le fond de ce cœur-là.... On assure que la surprise, la colère et la fierté ont guéri mademoiselle de Saint-Cernin de cet attachement si passionné qu'elle avoit pour Nelmur. Avec une jolie figure, un beau nom, une grande fortune, elle ne manque pas d'adorateurs qui mettent tous leurs soins à la consoler. On prétend que lorsque son deuil sera fini, elle épousera le duc de *** : on ajoute que les paroles sont déjà données; lorsqu'après des événemens si tragiques on se marie par ambition, on prouve qu'on n'a jamais aimé.

Le chevalier de Blanfort me néglige; l'humeur du comte Charles devient intolérable; je sais que

Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse;

mais sa conduite me met dans l'impossibilité de remplir ce devoir.

Adieu, ma chère amie; il me faudroit

toute votre raison pour supporter des peines qui s'aggravent tous les jours.

Ma petite enfant n'a plus mal aux dents; elle a repris ses belles couleurs; on dit qu'elle ressemble à Flaminie : elle est charmante, je ne veux plus aimer qu'elle.

LETTRE LII.

Le baron de Réval à l'abbé d'Erlac.

Château de Réval, 26 janvier.

Je vous assure, mon cher abbé, que je suis bien fâché d'être retenu ici par la visite d'un de mes parens, qui est venu de trente lieues avec ses deux fils pour passer trois semaines avec moi.

Je conçois toute l'étendue des peines que vous cause la triste situation d'un élève si digne de votre tendresse; je trouve en même temps qu'il a poussé trop loin la délicatesse en s'obstinant à refuser la main de mademoiselle de Saint-Cernin. Il me semble aussi que vous devriez l'arracher à cette solitude absolue qui ne peut qu'envenimer ses chagrins. Il serait infiniment mieux avec nous; tâchez de lui persuader de venir nous rejoindre,

vous en serez beaucoup moins tristes tous les deux.

Vous me demandez de vous envoyer le manuscrit dont je vous ai parlé ; le voilà : je serois bien heureux qu'il pût vous distraire un moment de vos douloureuses inquiétudes. C'est toute mon histoire en peu de pages ; les événemens futiles de la vie ne méritent pas d'être rapportés : je n'ai parlé que des choses qui ont eu de l'influence sur mon cœur, sur mon caractère et sur mes opinions morales.

Adieu, mon cher abbé ; consolons-nous des traverses que nous éprouvons dans notre exil, en pensant qu'il n'y a de véritables malheurs que nos torts, nos fautes, nos murmures, et que la patience et la résignation, non-seulement adoucissent, mais rendent profitables toutes nos infortunes. C'est ce que vous savez mieux que moi, et ce que votre vie et vos exemples doivent enseigner à tous ceux qui l'ignorent.

HISTOIRE DU BARON DE RÉVAL,

Écrite par lui-même.

J'AI été élevé dans l'opulence par des parens dont on a beaucoup envié la fortune et le bonheur. Ils n'étoient cependant pas heureux; ma mère aimoit mon père avec passion, et elle étoit jalouse; mon père étoit ambitieux, froid et distrait; ma mère prenoit sans cesse des secrets de cour, des mystères d'affaires et des chagrins concentrés de courtisan, pour des intrigues d'amour; ils se querelloient continuellement. Mon père avoit un frère qu'il aimoit beaucoup, qui étoit fort riche aussi, et qui logeoit avec nous dans un superbe hôtel de la rue de Grenelle; mais cette intimité étoit souvent troublée par la différence de caractère des deux frères; mon oncle étoit avare; il ne se soucioit ni des honneurs, ni des

décorations; il n'attachoit de prix qu'à l'argent, et le soin d'en amasser, les inquiétudes sur la sûreté des placemens, les perplexités sur les spéculations pécuniaires, le rendoient fort malheureux, quoiqu'en général tout lui réussît, et qu'il eût en quinze ans triplé ses capitaux. La femme de mon oncle étoit irréprochable dans sa conduite, mais elle étoit vaine et fastueuse; la parcimonie de mon oncle la désoloit, et les robes élégantes et les belles parures de ma mère lui perçoient le cœur. Ainsi j'eus l'occasion de connoître sans sortir de ma famille, et dès mon enfance, que ni l'amour passionné, même légitime, ni les honneurs et le faste, ni les richesses ne rendent heureux. Avoir fait ces remarques à quinze ans, c'étoit déjà savoir beaucoup. Mon gouverneur, honnête homme et religieux, étoit néanmoins curieux et bavard; il s'informoit soigneusement de tout ce qui se passoit dans la maison, et il m'en rendoit un compte exact à mes

récréations, ce qui auroit dû naturellement tourner mon esprit au commérage et à la tracasserie; mais ce qui ne produisit heureusement d'autre effet que celui de me rendre observateur et réfléchi; car, comme tous les élèves qui ne sont pas ineptes, et dont l'âge et la religion n'ont point encore corrigé notre malice innée, je saisis assez bien le côté ridicule du caractère de mon instituteur, et ce fut pour moi le préservatif du défaut dont je me mocquois intérieurement; en même temps, ses récits me frappoient, et j'en tirois des conséquences fort justes.

Lorsque j'entrai dans le monde, je devins, pour ma pauvre mère, un nouveau sujet de chagrin et d'inquiétudes mortelles; cependant je méprisois le jeu et la vie licencieuse, et je n'ai jamais fait de dettes; mais j'étois fils unique, ma mère avoit placé sur moi toutes ses espérances de bonheur, et sa tendresse maternelle étoit une espèce d'idolatrie; de sorte que malgré tout mon désir de la rendre

heureuse, j'avois la douleur de la voir continuellement prête à succomber aux tourmens que je lui causois. Je n'allois que rarement à la chasse; mais elle souffroit tellement lorsque je faisois une partie de ce genre, elle se représentoit si vivement tous les accidens qui peuvent arriver à un chasseur, que je fus obligé de renoncer tout-à-fait à cette espèce d'exercice. Elle éprouvoit les mêmes angoisses dans mes voyages; et, dans mon absence, le retard d'une lettre lui donnoit la fièvre; ainsi, avec un mari fidèle, et un fils dévoué, qui n'a jamais fait de folies, elle étoit la plus inquiète et la plus agitée de toutes les épouses et de toutes les mères. Elle s'occupoit sans relâche de mon établissement, mais j'étois décidé à n'épouser qu'une personne dont le caractère me conviendroit parfaitement, et j'étois fort difficile sur ce point, car je voulois non-seulement des vertus attachantes, mais un grand fonds de raison.

Mon oncle mourut ; mon père, alors, hérita d'une fortune considérable ; mon oncle, par son testament, me laissoit une jolie terre en Bourgogne, dont ses dernières volontés m'assuroient la jouissance du vivant de mon père ; cette terre me fut donnée sur-le-champ ; j'en allai prendre possession, j'y fis l'ébauche des établissemens que j'ai faits et terminés depuis dans le lieu que j'habite maintenant. J'avois vingt-quatre ans, et l'on fut étonné dans la province de voir un jeune homme employer à de tels usages, tout l'argent dont il pouvoit disposer. J'avois un voisin dont la fille unique, l'un des plus grands partis de France, se passionna pour des choses qui ne méritoient qu'une simple approbation ; elle étoit jeune, aimable, je lui sus gré de la cause du sentiment qu'elle montroit pour moi, et que je partageai sincèrement. L'hiver d'ensuite, nous nous retrouvâmes à Paris ; mon père, à ma prière, demanda pour moi sa main qui

lui fut aussitôt promise ; l'entrevue se fit en règle, sans délai, et l'on convint que le mariage se feroit dans la quinzaine ; je profitai avec empressement de la permission d'aller voir tous les soirs ma future. Je la trouvois dans un grand salon rempli de nos parens et de nos amis, et pendant la conversation générale, assis à côté l'un de l'autre, un peu hors du cercle, nous avions la liberté de nous entretenir à voix basse ; dans les deux ou trois premiers jours, nous ne parlâmes que de nos sentimens ; ensuite je me livrai au plaisir de former des projets pour l'avenir : persuadé qu'elle ne m'épousoit que pour mener un genre de vie semblable à celui auquel je m'étois consacré dans ma terre, et qu'elle avoit tant admiré, je lui peignois le bonheur dont nous jouirions, en employant notre fortune à de grands établissemens de bienfaisance ; j'ajoutois que, sans rien prendre sur nos fonds et sur nos capitaux, notre revenu suffiroit à ces nobles

dépenses, puisque nous renoncerions à toutes les fantaisies de luxe, et à la vaine dissipation du grand monde. Concevez-vous, disois-je avec émotion, quelle sera notre félicité lorsque, retirés dans un beau château, nous établirons des manufactures, nous ferons travailler tous les pauvres de la province; qu'en outre, nous ferons la fondation, dans notre château même, de deux hospices, l'un pour des femmes, que vous gouvernerez, et l'autre pour des vieillards dont je prendrai soin; je vous vois d'ici remplissant ces devoirs touchans et sacrés! O combien l'humble habit d'hospitalière ajoutera de charmes à votre figure angélique! comme il vous siéra! Les parures de la vanité ne peuvent que dénaturer la grâce primitive d'une femme, le vêtement de la bienfaisance peut seul l'embellir!.... Enfin, vous serez l'ange tutélaire du séjour que nous habiterons; je vous entendrai bénir, et la reconnoissance que vous inspirerez sera pour moi

l'un des plus grands bienfaits du ciel, et ma plus grande récompense sur la terre !...

Je parlois avec effusion de cœur ; ma future m'écoutoit en silence, mais avec l'air le plus profondément attentif ; je ne doutois pas que ces discours ne portassent au comble son estime et son attachement pour moi. Voici quel fut le résultat de ces conversations : les parens de cette jeune personne, qui la laissoient maîtresse absolue de son choix, écrivirent à mon père pour reprendre leur parole et lui rendre la sienne, en lui mandant que mes entretiens avoient fait connaître à leur fille que mon caractère et mes intentions ne lui convenoient nullement, et que nous n'étions point nés l'un pour l'autre. Cette rupture m'étonna et m'affligea beaucoup ; elle me dégoûta pour jamais du mariage.

Je conservai toujours le goût de la solitude, et la ferme croyance qu'on ne peut être heureux qu'en faisant tout le

bien qu'on peut faire, par sa fortune, son esprit, son génie et ses talens; par ses conseils ou ses actions, sa compassion et son indulgence; enfin, en essuyant les larmes des infortunés ou en pleurant avec eux; en soulageant par son industrie ceux qu'on ne peut secourir avec de l'argent; car tel est le véritable emploi de la vie, et pour qu'il ait un but raisonnable, pour pouvoir marcher constamment d'un pas égal dans cette route heureuse, il faut élever son âme jusqu'à la source de la perfection et de la bonté suprêmes. C'est alors que l'exaltation de la sensibilité, et l'enthousiasme de l'admiration ne sont que de la raison et de la justice; c'est alors que la confiance sans réserve ne sera jamais trompée, et que nous ne serons déçus ni dans nos projets ni dans nos espérances.

Mes devoirs, et mon attachement pour mes parens, me retinrent long-temps malgré moi dans le monde; par la suite, un intérêt nouveau acheva de m'y fixer.

Un de mes cousins, mon ami intime, se maria ; il épousa une personne charmante, d'un esprit très-supérieur au sien, et qui le sentit trop ; elle dédaigna même de prendre de l'empire sur lui ; décidée néanmoins à se bien conduire, elle pensa qu'elle le pourroit sans aucun attachement pour son mari ; c'étoit une erreur, et j'entrepris de l'en convaincre. Elle avoit des principes religieux, une âme remplie d'élévation, le tact le plus fin et l'esprit le plus juste ; elle m'écouta, m'entendit, et me promit de suivre mes conseils ; elle me tint parole, le bonheur et la paix de son intérieur en furent la récompense. Alors, elle me demanda de lui servir de guide dans le monde, j'y consentis. Je la préservai de l'affectation sentimentale si à la mode aujourd'hui ; je réprimai en elle trop de vivacité, et le penchant à la raillerie satirique ; elle sut plaire généralement sans coquetterie ; elle eut de grands succès, sans en être enivrée, et une conduite

irréprochable, sans aucune espèce de pruderie. Il n'y eut, dans notre longue liaison, ni altération ni refroidissement, dans les deux premières années de son mariage (j'ai treize ans de plus qu'elle); elle ne vit en moi qu'un mentor; lorsqu'elle me regarda comme un ami, mes visites devinrent beaucoup plus rares, et je n'allai chez elle qu'aux heures où j'étois sûr d'y trouver son mari; je l'avois accoutumée à une telle confiance en lui que je lui donnois librement mes avis en sa présence, sans qu'elle en fût embarrassée; il est vrai que c'étoit presque toujours avec le ton de la plaisanterie, mais elle me comprenoit parfaitement.

J'étois dans ma quarantième année, lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère, à laquelle mon père ne survécut que quelques mois. Je voulus alors me retirer du monde, ma cousine me retint. J'y restai encore trois ans, et, sentant enfin que l'attachement que j'avois pour

mon amie, prenoit trop d'empire sur mon cœur, et que peut-être, sans qu'elle s'en doutât, il agissoit sur le sien, je formai la résolution de m'arracher d'auprès d'elle; j'achetai cette terre où je vins m'établir pour ne plus la quitter. J'y apportai un peu de trouble intérieur, et beaucoup de mélancolie ; l'image de celle que je fuyois m'y obsédoit infiniment plus qu'à Paris; je mesurois dans ma pensée la distance qui nous séparoit, et ce triste calcul (qui n'avoit pu m'occuper quand nous habitions la même ville) s'offroit sans cesse à mon esprit. Ses lettres, loin d'adoucir mes regrets, en aggravoient l'amertume ; elles me rappeloient des entretiens dont rien désormais ne pouvoit me rendre le charme! La vue de son écriture me faisoit un mal inexprimable. J'ouvrois ses lettres avec une émotion pénible, et lorsque je voyois qu'elles étoient longues, qu'elles contenoient plusieurs pages, je ne les lisois qu'en tremblant ; je craignois toujours

d'y trouver des aveux embarrassans, des confidences douloureuses ou coupables ! Je n'étois plus là, pour la guider !... et elle étoit encore si belle et si jeune !... Ces lettres, seuls liens qui m'attachassent au monde, étoient les dépositaires et les oracles de ma destinée humaine ! elles m'apprenoient les événemens intéressans de ma vie, elles contenoient mon histoire !... Souvent je me repentois de m'être éloigné de celle que j'aurois dû fuir plus tôt ; et, sous le spécieux prétexte que j'aurois pu lui être utile encore, je désirois même que quelque situation périlleuse l'engageât à me rappeler !... Telles étoient alors mes pensées ! La religion, de mûres réflexions, et des occupations douces et sérieuses les modifièrent promptement, et m'en firent connoître toute la folie et tout le danger. Cependant j'ai toujours conservé assez de raison pour ne lui écrire que paternellement ; et même, pendant la première année de mon séjour ici, mes

lettres étoient beaucoup plus froides et infiniment plus sévères qu'elles ne le sont maintenant; mais je puis, grâce au ciel, aujourd'hui, lui écrire sans contrainte ! Sa conduite a justifié à tous égards l'amitié que j'ai pour elle. Notre correspondance ajoute à la douceur de ma vie, sans la troubler jamais.

Je jouis ici de tout le bonheur que l'on peut goûter sur cette terre, où tout est si souvent bouleversé par des événemens inattendus et désastreux; par des guerres, des invasions, que rien néanmoins ne nous annonce dans le siècle où nous sommes; enfin, par des révolutions que l'impiété de la secte philosophique semble préparer; mais vraisemblablement ces maheurs (s'ils doivent arriver) n'atteindront que nos arrières-neveux; il est vrai que la marche du mal est rapide, la prudence et les scrupules ne la retardent pas. Au reste, lorsqu'on a expié ses foiblesses et réparé ses fautes, lorsqu'on a fait un bon usage

de la fortune, on craint peu les vicissitudes du sort; on a méprisé les puérilités du luxe, on n'a point de frivoles regrets, et l'on porte partout des souvenirs délicieux qui consolent de l'exil, de la proscription et de la pauvreté.

J'ai cinquante ans; je suis depuis six ans dans le château où j'ai résolu de terminer ma carrière, et je m'y trouve tous les jours plus heureux; les bruits confus du monde et de la cour qui parviennent jusqu'à moi, ne servent qu'à me faire chérir de plus en plus ma solitude, mes occupations, mes études (celles de la morale et de la nature), mon genre de vie, et la société si douce et si sûre de mes vertueux voisins. Je me lève chaque jour avec le désir d'être utile à mes semblables, et d'honorer en eux l'auteur de notre existence et de l'univers; je me couche avec la satisfaction d'avoir rempli ces devoirs sacrés, mon sommeil est paisible, nulle inquiétude n'en trouble la douceur; une santé parfaite est le fruit

naturel de cette constante tranquillité, et je m'étonne que l'on puisse trouver dans une félicité si pure, des sacrifices méritoires et une effrayante austérité.

LETTRE LIII.

Le comte Charles à Blanfort.

Versailles, 28 février.

J'APPRENDS avec beaucoup de peine que ce pauvre Ponteuil, qui avoit rapporté de Suisse une santé passable, soit si grièvement malade ; cette rechute qui te retient à Paris auprès de lui, me contrarie d'autant plus, que je suis forcé par le despotisme de madame de Nantel, de rester encore cinq ou six jours ici. Est-il vrai que si Ponteuil revient de cette maladie, il ne pourra marcher désormais qu'avec des béquilles ? Quelle triste fin pour un homme qui est encore dans toute la force de l'âge, et que nous avions surnommé *l'Hercule françois !* Quoique nous soyons beaucoup plus jeune que lui,

j'avoue que son état me fait faire quelques réflexions sérieuses; car enfin, c'est pour avoir mené le genre de vie auquel nous nous livrons, que sa robuste constitution est ainsi délabrée. Au fait, il ne m'en coûteroit pas grand'chose pour *m'amender*; je suis bien las des femmes jeunes ou vieilles, sentimentales ou galantes; elles sont toutes fausses, capricieuses et légères. Cette chimère qu'on appelle *bonheur intérieur*, est peut-être une douce illusion, et qui du moins n'use pas la vie; mais lorsqu'une fois on l'a perdue on ne la retrouve plus.

Donne-moi des nouvelles de Ponteuil, et mande-moi quand tu cesseras d'être garde-malade.

Dermance est ici avec tous les bons airs de son indolente fatuité; j'ai su qu'on le disoit occupé de la comtesse Charles, qui, par mon *ordre exprès*, lui a fait fermer sa porte; c'est la première fois que j'ai eu cette *exigeance maritale*. Je de-

viens *austère* : quand on n'est plus aimé on a le droit de l'être.

Adieu, mon ami : j'ai bien mal au foie et j'ai bien de l'humeur; viens, tu pourrois seul me désennuyer.

LETTRE LIV.

Réponse de Blanfort.

Paris, 3 mars.

Ce pauvre Ponteuil est mort hier à sept heures du matin et dans des angoisses affreuses de corps et d'esprit; il est impossible de se faire une idée de la faiblesse de tête et de la terreur qu'il a montrées dans ses derniers momens, et qu'il manifestait tantôt par des gémissemens, tantôt par des accès de colère, tantôt par la stupeur la plus effrayante. Il n'a pu ni se convertir ni mourir en philosophe; il sembloit qu'un effroi vague, mais invincible, tînt en suspens toutes ses facultés intellectuelles. Une heure avant son agonie, le curé de Saint-Sulpice entra dans sa chambre sans être appelé;

ce personnage est si généralement révéré, que sa présence intimida le moribond, qui ne le repoussa point, et que nous laissâmes tête à tête avec lui; au bout d'un quart d'heure, il envoya chercher un notaire pour changer quelque chose à son testament; mais le notaire se fit attendre; le malade n'avoit plus sa tête quand il arriva, et peu de minutes après, il rendit le dernier soupir. Son testament est scandaleux pour les dévots, et ridicule aux yeux de tous ceux qui ont conservé quelque sentiment des bienséances; il y déshérite son neveu pour donner la plus grande partie de son bien à sa vieille maîtresse. Il faut avouer que des amours illégitimes, vieux ou jeunes, sont de fort mauvais goût dans un testament. J'irai demain à Versailles me distraire avec toi de ce triste et dégoûtant spectacle, qui m'a noirci l'imagination.

Nous causerons sur ton *austérité*; il ne faut pas la pousser trop loin; mais, en

général, sous le rapport dont il est question dans ta lettre, elle donne toujours une considération utile lorsqu'elle ne passe point la mesure convenable.

LETTRE LV.

La comtesse Charles à la vicomtesse Dubreuil.

Versailles, 5 mars.

Vous m'avez témoigné tant d'amitié dans ces derniers temps où j'ai éprouvé de si violens chagrins, et perdu tant d'illusions; vous êtes si raisonnable et si indulgente, que j'ai besoin de vous ouvrir mon pauvre cœur, si ballotté et tourmenté de tant de manières!

Imaginez, ma chère amie, que le comte Charles, après m'avoir montré tant d'ingratitude, s'avise aujourd'hui d'être jaloux! il me défend de voir des personnes que j'ai toujours reçues de son aveu; ses caprices et sa mauvaise humeur deviennent intolérables. Concevez-vous qu'il ait trouvé fort mauvais que j'aie offert et prêté la maison de Saint-

Germain à ce malheureux Nelmur, qui, au reste, la quittera le mois prochain pour aller rejoindre l'abbé d'Erlac.

Il est très-vrai que mademoiselle de Saint-Cernin se marie : les paroles sont données ; il me semble qu'une personne si légère ne mérite guère d'être aimée.

Je ne vois presque plus le chevalier de Blanfort ; c'est un sacrifice pour lui et un ménagement qu'il croit devoir à ma réputation, depuis que notre innocente liaison a donné lieu aux calomnies, dont sa prudence et sa conduite ont si bien démontré la noirceur. Je sais, ma chère amie, que vous n'aimez pas le chevalier de Blanfort ; permettez-moi de vous dire que c'est une injustice. J'avais aussi des préventions contre lui ; mais tout doit céder à des faits positifs. Quelques aventures d'éclat avec des femmes méprisables ont fait mal juger sa première jeunesse ; on a été infiniment moins indulgent pour lui que pour tant d'autres beaucoup moins excusables,

mais qui par leur médiocrité ne font ombrage à personne. Le chevalier de Blanfort a l'âme grande et généreuse; il est incapable de duplicité, et d'employer la moindre ruse et le plus léger détour avec ceux qu'il estime véritablement. J'ai vu son cœur à découvert, et j'y ai trouvé des vertus admirables, et des principes excellens (même religieux), que nos entretiens ont développés, ont affermis, et qui étoient concentrés dans son âme; il ne pouvoit être éclairé, comme il le dit lui-même, que par un grand sentiment; il a pour toujours abjuré son indolent scepticisme et ses incertitudes morales; il n'a profondément réfléchi que depuis deux ans; ses lectures, ses habitudes, tout en lui est changé; il a été saisi de l'enthousiasme de la vertu; et avec un caractère tel que le sien, c'est être pour jamais fixé dans la bonne voie. Il me disoit un jour qu'il ne concevoit la légèreté que dans l'erreur; ce mot est charmant, et le peint tout

entier. Il y a de l'héroïsme dans son amitié : que n'a-t-il pas fait pour retirer le comte Charles de ses désordres, et pendant long-temps à mon insu ; vous savez que je découvris ce mystère en lui arrachant une lettre que, malgré ses défenses, son coureur apporta devant moi, ce qui fit chasser ce pauvre coureur ; voilà de ces traits qu'on ne peut oublier. Voyez comme il s'est conduit pour M. de Ponteuil, son ancien ami, quoiqu'il m'ait avoué que la différence de leurs opinions morales l'avait toujours empêché d'avoir la moindre confiance en lui ; et voyez cependant comme il l'a soigné et veillé nuit et jour!... Ce vieil épicurien est mort, dit-on, chrétiennement ; je suis bien sûre que c'est le chevalier qui l'aura décidé à recevoir le curé de Saint-Sulpice : toutes ces choses ne sont-elles pas dignes d'éloges? les miens ne sont pas suspects ; je n'ai jamais eu pour le chevalier cette espèce d'attrait qui peut influer sur les jugemens ; en rendant

toute justice à la supériorité de son esprit, j'ai toujours trouvé en lui je ne sais quoi de distrait qui ne m'a jamais plu. Mon sentiment pour lui n'a rien de frivole, il est uniquement fondé sur la reconnoissance et sur l'admiration.

Adieu, ma chère amie : ne m'abandonnez pas ; j'ai bien besoin de conseils et de consolations : j'espère que j'en trouverai de grandes un jour dans mon enfant ; elle m'en donne déjà ; elle me sourit, me caresse, et je vas tous les soirs la regarder dormir.

LETTRE LVI.

Réponse de madame Dubreuil.

Paris, 7 mars.

Vous avez raison, ma jeune amie, de compter sur la solidité de mes sentimens; mon amitié n'est pas démonstrative, mais elle est sincère et constante. Je vous ai vue sans jalousie me préférer madame d'Erville; je n'étois que trop certaine que vous ne seriez pas long-temps la dupe de tant d'affectation et de fausseté. Votre esprit sentoit souvent le ridicule de ses phrases; mais vous pensiez seulement qu'elle exprimoit dans un langage de mauvais goût ce qu'elle éprouvoit réellement. Quand vous aurez plus d'expérience, vous saurez qu'avec des sentimens vrais on n'a jamais ce mauvais goût-là.

Quant au chevalier de Blanfort, je

crois aussi que son âme n'est dépourvue ni de grandeur ni de sensibilité; mais il est bien corrompu par ses premiers penchans, ses anciennes liaisons, ses habitudes et son excessif orgueil; et (pardonnez-le moi, ma chère amie) je n'ai pu m'empêcher de sourire de l'éloge que vous faites de sa candeur et de sa bonne foi. Depuis son entrée dans le monde, il n'a jamais dû ses succès multipliés auprès des princes, des ministres et des femmes, qu'à la souplesse de son caractère et à ses artifices. Il n'a jamais su conduire que par la ruse, l'adresse et les détours, les affaires et les intérêts qui l'ont successivement occupé; et certainement, s'il éprouvoit enfin un grand sentiment, il mettroit en œuvre tous ces moyens réunis pour réussir.

Suivant l'expression d'un de nos poëtes :

C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage (1).

(1) La Mothe.

Ce seroit *une providence* beaucoup plus remarquable qu'un homme à bonnes fortunes, qui a perdu tant de femmes sans les avoir aimées, terminât sa carrière de galanterie par une grande passion malheureuse.

Je sais trop que toutes ces réflexions ne feront dans ce moment aucune impression sur votre esprit; votre belle âme tient à l'admiration autant, au moins, qu'on peut tenir à l'amour; mais le temps vous désabusera.

Voilà donc le comte Charles jaloux! Il est assez naturel qu'il soit un peu inquiet de l'usage que vous ferez désormais de cette sensibilité passionnée que vous lui avez montrée, et qu'il ne vous voit plus pour lui. Persuadez-lui bien qu'en renonçant à son amour, vous attachez votre bonheur à son estime et à sa confiance, et que son amitié peut vous dédommager d'un sentiment fragile, dont il vous a fait connoître toutes les illusions; enfin, pour n'avoir plus à vous plaindre de

sa jalousie, employez votre esprit à prévoir et sachez éviter tout ce qui pourroit lui en donner, et vous jouirez bientôt d'une tranquillité que vous n'avez jamais connue, et qui est en ménage le seul bonheur véritable. Je vous offre les conseils qu'un ami sage et vertueux me donna jadis, je les ai suivis; et je suis heureuse, je le serai davantage encore si mon expérience vous est utile.

Bordeu vient d'ordonner à M. Dubreuil les eaux de Barège; nous partirons dans le courant du mois prochain : ainsi nous pourrons encore nous voir avant mon départ.

LETTRE LVII.

La comtesse Charles à la même.

Marli, 2 mai.

J'ai reçu la lettre qui m'annonce votre arrivée à Barège ; je suis charmée de savoir que vous n'êtes plus errante, et de n'avoir plus à craindre pour vous les mauvais gîtes, les ornières profondes, les précipices, etc.

Voici des nouvelles qui vous surprendront : le mariage de mademoiselle de Saint-Cernin a donné à mon oncle, le commandeur, l'idée d'un autre mariage assez bizarre, celui de M. de Nelmur et de Flaminie. Il a communiqué ce singulier projet au comte Charles qui, très-flatté de cette confidence, (la première de ce genre qu'il ait reçue), n'a pas manqué d'y applaudir. En conséquence, le

comte Charles, oubliant qu'il avoit désapprouvé que j'eusse prêté la maison de Saint-Germain à M. de Nelmur, dans une saison où nous ne l'habitons jamais; le comte Charles, dis-je, s'est rendu tout seul à St.-Germain; il a vu M. de Nelmur, et à force d'amitié, de marques du plus vif intérêt et de persécutions, il l'a décidé à y passer encore deux ou trois mois *avec nous*; ensuite, après cette grande victoire, il est revenu triomphant m'annoncer toutes ces choses, qui, au fond, lui sont très-indifférentes. Le chevalier de Blanfort dit plaisamment, qu'il n'y met tant d'ardeur que parce qu'il espère que ce petit roman pourra le désennuyer; vous savez qu'il a un congé, et qu'il n'ira point cette année à son régiment. Ma mère nous donne Flaminie, dont je serai le mentor tout l'été. Ni Flaminie, ni M. de Nelmur ne se doutent du complot de famille formé contre leur liberté. Nous verrons ce que tout cela produira. Flaminie est belle comme un ange, elle

a toutes les qualités qui font les femmes raisonnables; mais elle n'a point de talens; elle a peu de grâces, et elle est bien froide pour séduire un jeune homme, dont le cœur est si profondément sensible, et la tête si romanesque.

Je resterai ici deux jours, ensuite nous irons tous nous établir à Saint-Germain.

Marli est très-brillant; le temps est beau, la cour nombreuse, le jeu ruineux; il y a beaucoup de soupers, de jolies conversations, des intrigues nouvelles, des promenades au clair de lune, dans ces jardins enchanteurs, et voilà ce qu'on appelle un voyage charmant. Adieu, mon amie, sermonnez-moi, mais aimez-moi, et tâchez de nous revenir avant l'automne.

LETTRE LVIII.

Réponse de madame Dubreuil.

Barège, 10 mai.

Pourquoi donc, ma chère amie, ce projet de mariage entre M. de Nelmur et Flaminie vous paroît-il si *bizarre* ? Je le trouve au contraire extrêmement raisonnable. Flaminie ne *séduira* point M. de Nelmur, (et tant mieux !) mais elle a bien de quoi le toucher. Vous croyez qu'elle n'a point de talens ; je ne suis point de cet avis. Elle a tous ceux qui ne font pas de bruit et qui retiennent chez soi : une écriture admirable, une orthographe parfaite, une adresse de fée, la connoissance approfondie de la religion et de la géographie, le goût des bonnes lectures, et toute l'industrie qui rend une femme agréable et utile, dans l'in-

térieur d'un ménage. Il me semble que ce n'est pas là être dépourvue de talens. Je m'applaudis de mon voyage, car les bains font déjà du bien à M. Dubreuil. Je fais de longues promenades, que la botanique et le plaisir d'herboriser me rendent bien agréables.

J'aime à vous savoir tous rassemblés en famille, dans cette jolie maison de Saint-Germain, où vous avez passé les premiers mois de votre mariage! Écrivez-moi, ma chère amie; vous êtes à la source des nouvelles de tout genre, et moi dans un désert pittoresque, mais sauvage : je ne puis que penser à vous, et vous parler de mes sentimens.

LETTRE LIX.

Réponse de la comtesse Charles.

Saint-Germain, 3 juin.

Oui, c'est ici que se sont écoulés les plus beaux jours de ma vie! Je m'y livrais alors toute entière au sentiment le plus pur et le plus légitime; j'aimais avec passion, je me croyois aimée!... Que ce songe trompeur a peu duré!... Que d'illusions perdues sans retour en moins de trois années!... Tout ici me rappelle des souvenirs douloureux! et d'autant plus, que mes regrets ressemblent quelquefois aux remords. Cependant je n'ai rien à me reprocher; . . . mais une femme est-elle entièrement innocente lorsqu'elle a perdu tous ses droits sur le cœur de son mari?... Oh! qu'il y a de confusion dans ma tête et de trouble dans mon âme!...

Comment vous peindre des folies que je ne conçois pas moi-même, et l'impression que me fait, dans ce salon et dans cette galerie, où j'ai été si heureuse, la vue de celui que j'adorois alors! Sa figure produit sur moi l'effet de l'apparition d'un fantôme! Par exemple, hier on a dansé (que je hais maintenant la danse!), il a paru tout à coup avec un petit frac vert pomme, exactement pareil à celui qu'il avoit jadis, et qui me plaisoit tant! Il s'est placé dans la contredanse, vis-à-vis de moi, et, par un hasard singulier, les ménétriers ont joué la *Petite paysanne*, que nous dansions toujours ensemble. J'ai pensé m'évanouir... Il n'a rien vu de tout cela; ce temps passé, ce temps perdu pour jamais dans l'éternité, n'a point laissé de traces dans sa froide imagination.

M. de Nelmur est excessivement mélancolique, ce qui est d'autant plus remarquable, qu'il avoit autant de gaieté que de douceur; il n'a plus ses belles cou-

leurs qui annonçoient une si brillante santé; mais sa pâleur rend sa physionomie, naturellement si expressive, plus intéressante encore.

Le comte Charles est toujours très-attaché à son idée de mariage; il cherche toutes les occasions de faire valoir Flaminie, et quelquefois assez maladroitement, parce qu'il est facile de pénétrer son dessein, et que d'ailleurs il s'obstine à vouloir faire parler Flaminie dont on n'obtient guère que *oui et non*, ou des espèces de naïvetés qui commencent à devenir un peu niaises à dix-neuf ans; pour moi, je crois m'y prendre un peu mieux; je la questionne sans affectation sur quelques points de géographie, sur quelques détails de ménage, et je montre ses charmantes broderies. M. de Nelmur ne me paroît pas très-sensible à tout cela. Mon oncle est ici depuis trois jours, il est certain qu'il désire ce mariage avec ardeur. Il fait à tout moment des éloges si emphatiques de Flaminie,

qu'ils en sont véritablement comiques. Ce que j'approuve beaucoup plus, c'est qu'il est décidé à faire de grands avantages à Flaminie ; ce n'est pas là ce qui décideroit un homme d'un caractère aussi noble que M. de Nelmur ; mais si ce mariage n'a pas lieu, mon oncle ne pourra se dispenser de faire à peu près les mêmes choses pour un autre établissement, et je ne manquerai pas de le lui rappeler. Flaminie ne se doute de rien ; pour deviner, ou seulement pour voir, il faut regarder, et elle n'en est pas encore là ; ma mère et moi nous croyons que ce petit roman, sans amour et sans sympathie, de la composition de mon oncle, n'annonce pas un dénoûment satisfaisant. Adieu, ma chère amie ; qu'il y a loin d'ici à Barège, et que les dates de vos lettres m'attristent !

LETTRE LX.

Mademoiselle Dumas au curé de Melrose.

Saint-Germain, 4 juin.

Monsieur,

Je ne dois pas vous laisser ignorer que depuis près de six semaines, il est question d'un mariage avantageux pour notre chère Flaminie. Si la Providence fait réussir cette affaire, jamais union n'aura été mieux assortie; car M. le marquis de Nelmur, sur lequel M. le commandeur a jeté les yeux, est le modèle de tous les jeunes gens de son âge. Je vous dirai même que j'ai remarqué depuis long-temps, que sa réputation de piété, de sagesse et de vertu, avoit fait beaucoup d'impressions sur le cœur de Flaminie; car elle me dit un jour, qu'elle

voudroit qu'il fût son frère !.... Il étoit engagé alors, et certainement Flaminie qui n'a rien de romanesque dans la tête, ne trouvoit dans ses sentimens pour lui, qu'une vive et tendre admiration. Elle voit très-bien aujourd'hui que son oncle s'occupe de ce mariage; elle m'a dit avec sa sincérité et sa confiance accoutumées, que cet établissement est le seul qu'elle puisse jamais désirer; mais s'il manque, ne soyons point inquiets de son bonheur, la pureté de son âme, et sa parfaite résignation aux volontés du ciel, lui donneront toujours toute la force dont elle aura besoin. D'ailleurs, un sentiment qui n'est pas sanctifié par un lien positif, ne peut être pour elle qu'une simple préférence.

M. de Nelmur, par une délicatesse admirée de tout le monde, a rompu un engagement qui lui étoit très-cher; la demoiselle qu'il devoit épouser, vient de donner sa main à un autre; ainsi il est libre, et je crois qu'il pense comme tous

ceux qui le connoissent, que Flaminie est la seule jeune personne qui puisse lui convenir.

Il nous est arrivé il y a quelques jours une petite aventure qui m'a fait plaisir; ce détail vous intéressera, le voici. Le joli talent pour la peinture de mademoiselle de Melrose, n'est ici connu de personne; nous n'en avons point parlé parce que nous voulions en faire un usage particulier. Nous avons fait un arrangement avec un bijoutier, auquel Flaminie fournit régulièrement quatre dessus de boîtes par mois, représentant des paysages, ou des fleurs, ou des têtes coloriées. Pour ces quatre miniatures il donne six louis; il se trouve fort bien de ce petit négoce, dont nous employons l'argent en aumônes, et nous avons exigé le plus grand secret sur le nom du peintre; car dans nos continuelles relations il a été impossible de lui cacher que ces ouvrages étoient faits par mademoiselle de Melrose, et j'ai eu la vanité de lui confier

l'emploi qu'elle fait de l'argent produit par ce talent ignoré, qui lui attireroit tant d'éloges dans le monde. En partant pour Saint-Germain, je suis convenu avec ce bijoutier, qui est un excellent homme, qu'il se chargeroit de faire remettre l'argent de ces petits ouvrages, aux pauvres dont nous prenons soin, au lieu de nous l'envoyer à Saint-Germain. Il se trouve que M. de Nelmur, qui peint aussi des paysages, mais à la gouache et plus en grand, va quelquefois chez ce bijoutier. Il a fait dernièrement une course de vingt-quatre heures à Paris, pour y apporter chez ce marchand, cinq ou six morceaux de son ouvrage qu'il fait monter sur un petit coffre, qu'il destine à madame la comtesse Charles. En regardant dans la boutique, il a découvert des tablettes ornées de deux peintures, l'une représentant des fleurs, et l'autre un paysage, qu'il a reconnu dans l'instant, malgré sa petitesse, tant il est exact et bien fini. C'est le plus joli point

de vue du parc de la maison où nous sommes à Saint-Germain; le bijoutier questionné sur le nom du peintre, a répondu d'un air mystérieux qui a redoublé la curiosité, et enfin, vivement pressé, il a tout avoué. M. de Nelmur a fait l'achat des tablettes, et il a voulu se charger de porter lui-même l'aumône destinée aux pauvres dont il a pris l'adresse; et vous jugez bien (comme je l'ai su depuis) qu'il a ajouté ses bienfaits à ceux de Flaminie. Il est donc revenu à Saint-Germain avec les tablettes qu'il a montrées dans le salon et qui ont été admirées de tout le monde. Après avoir passé dans toutes les mains, elles sont arrivées dans celles de Flaminie, qui les a regardées avec un peu d'émotion, mais qui les a rendues sans dire un seul mot; un moment après, tout le monde étant occupé d'autre chose, M. de Nelmur est venu s'asseoir à côté de moi; il m'a demandé tout bas comment je trouvois ses tablettes, j'ai répondu qu'el-

les me paroissoient charmantes; je désire mademoiselle, a-t-il répliqué, que vous sachiez qu'elles sont pour moi d'un prix inestimable, et que je les conserverai toute ma vie; à ces mots il s'est levé et s'est éloigné de moi sans attendre de réponse. Je n'ai pas cru devoir instruire Flaminie de cette petite confidence; elle ne la saura que si ce mariage se réalise. Voilà l'état des choses; priez Dieu, monsieur, pour le succès de cette affaire, car elle assureroit certainement le bonheur de notre digne et chère enfant.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXI.

La comtesse Charles à madame Dubreuil.

Saint-Germain, 15 juillet.

Ah! ma chère amie, quel événement!.. Oh! que vous aviez raison de vous moquer de ma duperie et de ma simplicité!... Que ne donnerois-je pas pour que vous fussiez ici!... Écoutez, et voyez à quel point j'ai été crédule et trompée! Je vous ai mandé que le comte Charles, par je ne sais quelle fantaisie, m'avoit défendu de recevoir M. Dermance, qui a imaginé que c'étoit le chevalier de Blanfort, qu'il n'aime pas, qui lui avoit nui auprès de moi, et il s'est bien promis de s'en venger à la première occasion.

Vous savez que M. de Ponteuil; mort il y a peu de temps, étoit l'ami et le confident intime du chevalier de Blan-

fort, dont il avoit endoctriné la jeunesse; le chevalier avoit su me persuader que ce vieil épicurien n'avoit aucun empire sur lui, *parce que ses principes lui répugnoient*. M. de Ponteuil a fait un testament par lequel il a *philosophiquement* donné tout ce qu'il possédoit à sa maîtresse. Cette courtisane surannée est, dit-on, fort spirituelle; quelques hommes de la société vont chez elle, et entr'autres, M. Dermance; cette femme lui a conté qu'elle a trouvé dans les papiers de Ponteuil un recueil immense de lettres du chevalier de Blanfort : Dermance a obtenu (ou peut-être acheté) cette collection, et il vient de m'envoyer toutes celles dans lesquelles il est question de moi. Vous n'avez pas d'idée, ma chère amie, de la corruption, de la duplicité, de l'inconcevable dépravation, que chaque mot décèle et met à découvert dans cette odieuse correspondance! On y voit, par exemple, que malgré *son amitié* pour le comte Charles, il a tou-

jours eu le projet formel de me séduire; on y voit qu'il concerta avec son coureur cette scène où je crus lui avoir dérobé le secret de l'infidélité du comte Charles; on y voit enfin tous les stratagèmes que peuvent inventer la fourberie la mieux combinée et la plus profonde hypocrisie! Il y a néanmoins dans ces indignes lettres quelque chose de très-moral, car elles expriment partout les dégoûts et la versatilité d'un esprit faux, les inquiétudes et les inconséquences du manque de principes; enfin, les tourmens de l'orgueil, et le malaise intérieur que donne la perversité. Au milieu de tout cela il faut convenir que cet homme affreux a de temps en temps quelques mouvemens de générosité, et qu'il n'est pas tout-à-fait incapable d'admirer la vertu; mais sans hésiter il la sacrifiera toujours à ses passions; quel bonheur pour moi qu'un heureux instinct ait su me préserver de ses séductions!....

Quel parti dois-je prendre avec cet

homme si violent et si pervers ? Comment pourrai-je lui cacher l'horreur et le mépris qu'il m'inspire !... Il seroit pourtant bien dangereux de le pousser à bout ; il est capable de tout, il le dit lui-même. Ah ! que j'aurois besoin d'être guidée par vous !... Je ne l'ai point encore vu depuis que j'ai lu ses lettres ; il me fait peur ! S'il savoit que je le connois, sa rage seroit extrême, et s'il étoit instruit de l'espèce de trahison de Dermance, il se battroit avec lui ; mais il ne s'en doutera jamais, car on voit par ses lettres qu'il étoit persuadé que Ponteuil les brûloit toutes. Quelle différence entre ce caractère et celui de Nelmur !...

Écrivez-moi, ma seule amie ; je suis triste, je suis humiliée ! je vois que le comte Charles n'est pas aussi coupable que je le croyois ; son perfide ami n'a jamais cherché à nous réunir, au contraire, il fondoit sur notre désunion ses criminelles espérances ; j'aurois dû vous croire et ne jamais accorder ma confian-

ce à un homme qui avoit une si détestable réputation.

Adieu, mon amie, je ne puis aujourd'hui vous parler d'autre chose ; adieu, mandez-moi donc quand vous reviendrez.

LETTRE LXII.

Le commandeur à l'abbé d'Erlac.

Saint-Germain, 28 juillet.

Votre digne élève, mon cher abbé, vient de nous quitter pour aller passer avec vous le reste de la belle saison. Vous devez bien vous applaudir d'avoir formé un tel disciple; Nelmur est véritablement un jeune homme accompli. Non-seulement pas un vice, mais pas un défaut de caractère, pas une seule faute dans sa vie; nulle fatuité avec une aussi brillante figure, et point d'anglomanie!... Mais il pousse trop loin la sensibilité; persuadez-lui donc qu'il doit enfin se consoler de la mort d'un étourdi qui ne méritoit assurément pas de laisser de tels regrets. Il a bien assez honoré sa mémoire en refusant d'épouser

celle qui recueilloit son héritage; délicatesse excessive, sans doute, mais que je n'ai point désapprouvée.

Je veux vous confier, mon cher abbé, une idée à laquelle je suis très-attaché. Malgré la jeunesse de Nelmur, mon estime pour lui date de loin; car j'ai désiré jadis le marier à ma nièce Palmyre; sa mère eut d'autres vues, nous en voyons les résultats! Je voudrois aujourd'hui rendre plus sacré le nœud qui unit déjà Nelmur à ma petite-nièce Flaminie; enfin, pour parler net, je souhaite avec passion que Flaminie épouse son cousin, et j'ajouterai à sa dot le don de deux cent mille francs. Que pensez-vous de ce projet? Si vous l'approuvez, arrangez la chose avec votre élève. C'est lui qui doit faire la demande; vous aurez d'avance la certitude qu'elle sera bien accueillie.

Comme dans les affaires de cette nature il faut ne rien cacher, je vous dirai confidentiellement, que Flaminie a un véritable et solide attachement pour son

cousin ; il ne s'agit pas ici de ce qu'on appelle *amour et passion*, mais d'un sentiment qui n'est fondé que sur les vertus, la conduite irréprochable et la réputation parfaite de Nelmur ; sentiment si bien subordonné à son devoir, qu'il ne l'empêcheroit point de consentir sans opposition et sans un grand chagrin à former un autre lien, si telle étoit la volonté de ses parens. En m'assurant un jour de son obéissance sur ce point, elle me dit que si je voulois la marier, tout époux choisi par moi lui deviendroit cher ; qu'elle me demandoit seulement qu'il ne fût ni irréligieux, ni joueur, ni duelliste. Vous voyez, mon cher abbé, qu'il est impossible de montrer une âme plus pure, de meilleurs principes, et, en même temps, une docilité plus religieusement raisonnée et parconséquent plus parfaite. Votre prudence vous suggérera l'usage que vous devez faire de cette confidence.

Adieu, mon cher abbé ; je ne vous parle point de mes sentimens ; cette let-

tre vous prouve combien ils sont affec-
tueux et sincères.

Répondez-moi le plus promptement possible.

LETTRE LXIII.

Réponse de l'abbé d'Erlac.

16 août.

Monsieur le commandeur,

Je ne puis vous exprimer à quel point M. de Nelmur est sensible à vos bontés : il en conservera une éternelle reconnoissance ; mais sa modestie, qui, je l'avoue, me paroît aussi exagérée qu'elle est sincère, lui persuade qu'il ne mérite point l'opinion avantageuse que vous avez de lui. Il s'obstine à répéter qu'il se connoît assez pour savoir que ceux qui le jugent si favorablement sont dans l'erreur, et qu'il ne veut point abuser de leurs préventions; qu'enfin, après les malheurs affreux qu'il a éprouvés *en amour et en amitié*, il a pris la résolution de ne

jamais se marier. Rien ne peut le sortir de là ; et il est bien certain, que puisqu'il n'ose profiter de vos offres généreuses, il renonce pour jamais à tout bonheur de ce genre.

J'aurois été trop heureux si cette affaire eût réussi selon vos désirs ; mais la vie est semée de peines inévitables et de chagrins inattendus et bizarres ! il faut se soumettre.

Agréez, M. le commandeur, l'expression de mon fidèle et respectueux attachement.

LETTRE LXIV.

Le comte Charles au chevalier de Blanfort.

Saint-Germain, 27 août.

Hé bien, mon cher Blanfort, voilà notre mariage manqué! Conçois-tu que Nelmur ait refusé d'épouser sa cousine, devenue par les bienfaits du commandeur un parti très-convenable? On ne comprend rien à ces gens vertueux et parfaits; ils ont les plus étranges lubies, et leur conduite sur certains points nous paroîtra toujours inexplicable. Le commandeur est furieux; la paisible Flaminie, malgré l'immobilité de son maintien, a donné quelques signes d'émotion; moi je suis fort contrarié; une noce nous auroit tirés de notre apathie. Saint-Germain devient très-ennuyeux; le commandeur est morose et grondeur; madame

de Crény nous prodigue plus que jamais les lieux communs sentencieux; mademoiselle Dumas, plus glaciale que de coutume, travaille des heures entières à son filet sans prendre la moindre part à ce qui se passe autour d'elle; Volsan fait des pointes, et la comtesse Charles des épigrammes sentimentales, qui me sont toujours adressées. Voilà l'état de la société, qui, sans le billard, le trictrac et la chasse, ne me paroîtroit pas supportable ; je *m'arracherai* d'ici pour aller jeudi prochain à Chantilly; tu peux m'écrire encore une fois.

LETTRE LXV.

Réponse de Blanfort.

Issy, 30 août.

Je pense comme toi, mon ami, que le sublime Nelmur est tout-à-fait incompréhensible; il y a un mystère inexplicable dans son héroïque délicatesse, dans sa conduite et dans ses sentimens. Refuser une fille de qualité, belle comme le jour, innocente, riche, et dont il est assez visible qu'il est aimé : voilà un fait très-remarquale. On dit dans le monde qu'il a une passion malheureuse qui est la véritable cause de la rupture de son mariage avec mademoiselle de Saint-Cernin, et son refus d'épouser Flaminie semble confirmer cette idée. Quel est donc l'objet de cette passion mystérieuse? Le temps nous découvrira ce grand

secret. Nous avons ici beaucoup de monde, et un grand nombre de femmes qui s'extasient sur *le charme de la vie champêtre* ; il est vrai que nous allons tous les jours dans une laiterie prendre des glaces, ce qui est fort pastoral; mais, d'ailleurs, nous vivons exactement comme à Paris; on s'assemble, on cause, on médit, on joue, on intrigue, on se trompe mutuellement ; enfin, les femmes se parent, elles sont coquettes, elles se caressent, elles sont fausses, tout comme dans le faubourg Saint-Germain.

La vieille maréchale de *** est ici, recevant toujours les hommages de tous ceux qui veulent acquérir ou confirmer la réputation de posséder un *goût parfait* et un *excellent ton*, chose si importante aujourd'hui, et prétention si générale, que j'ai toujours trouvé fort simple que Blumer se soit battu contre Selnage, qui lui dit en face qu'il avoit *un mauvais ton*, car cette accusation a quel-

que chose d'aussi outrageant qu'un démenti formel.

La maréchale de *** est bien digne de présider ce tribunal suprême, uniquement composé de femmes qui prononcent en dernier ressort sur toutes les convenances sociales. La maréchale est un juge très-intègre, les cajoleries ne la séduisent point ; sa conscience de bonne compagnie est incorruptible ; ses arrêts sont des moqueries et des épigrammes, mais on n'en appelle point. Nous avons encore ici le baron d'Hersan, qui a pris le rôle d'*important* depuis qu'il a été forcé de renoncer à celui de fat ; il ne parle qu'à l'oreille des nouvelles les plus vulgaires, et il croit vous faire une grande faveur en vous entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre pour vous confier mystérieusement ce que tout le monde sait ; madame de ***, qui, à trente ans, joue encore la timidité, et qui n'a jamais su rougir; madame de R***, croyant avoir tout le charme de la fran-

chise et du naturel, parce qu'elle est toujours indiscrète, inconsidérée, et qu'elle compromet sans cesse tous ses amis; madame de L***, qui, depuis qu'on ne se passionne plus pour elle, a pris un rôle assez à la mode dans ce siècle *de feu*, *de chaleur* et *de lumières*, celui de *mère passionnée* (car nous voulons de *la passion* partout) : elle est persuadée qu'elle efface dès à présent la réputation de madame de Sévigné, et qu'elle éteindra dans la postérité le doux éclat de cette mère célèbre qui n'avoit rien du tout de commun avec elle; madame de L***, afin d'obtenir exclusivement la confiance de son fils, lui a ôté toute considération pour son père, et elle a refroidi sa fille pour son mari, afin de posséder son cœur *tout entier*; mais pourtant ce cœur, dit-on, vient de se partager entre elle et un amant. Ces mères *passionnées et jalouses par amour maternel* sont des caractères nouveaux et bizarres, tout-à-fait hors de la nature, fruits monstrueux

d'une civilisation trop raffinée, et qui par conséquent commence à dégénérer; si les gens de lettres alloient dans le monde et le connoissoient, ils mettroient certainement sur la scène ce caractère si neuf, qui pourroit former le sujet d'une comédie également originale, piquante et morale.

Voilà les principaux personnages qui passent ici sous mes yeux;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

J'irai te rejoindre à Chantilly, où je compte rester jusqu'aux voyages de Villers-Cotterets et de Fontainebleau. Je désire fort que ta marche soit conforme à la mienne, et que nous puissions nous rencontrer partout.

LETTRE LXVI.

Madame d'Erville à madame de Tornis.

Villers-Cotterets, 12 septembre.

Je suis ici depuis dix jours, et je brûle déjà d'en partir; le monde, le bruit et les fêtes, me fatiguent sans me plaire; je n'ai jamais pris l'étourdissement pour de l'enivrement, ni l'agitation pour le plaisir. Il faut pour me fixer la douceur du repos et l'attrait du sentiment.

M. *** a beaucoup d'amis qui agissent fortement pour lui; j'en ai parlé hier pendant deux heures à la duchesse de ***; nous croyons que nous l'emporterons sur tous les intrigans ses ennemis, et que nous aurons la place. La petite A*** a beaucoup de crédit sur le prince de ***; elle est adroite et spirituelle, et il ne faut rien négliger;

les petits ressorts sont quelquefois très-utiles, car ils font mouvoir les grandes machines. Employez M. Dermance à cette négociation secrète et subalterne; il s'en acquittera avec zèle et s'en tirera avec esprit. Je me flatte que nous déjouerons ainsi toutes les cabales qui nous sont contraires; et, indépendamment de tout intérêt de cœur, c'est un grand plaisir pour des âmes qui ont de la droiture et de l'élévation. Le voyage de Compiègne est prolongé, ce qui retardera de trois semaines celui de Fontainebleau. Je suis si peu curieuse et si insouciante, que je ne sais jamais les nouvelles de société que lorsque le scandale en est épuisé; c'est ainsi que je n'ai appris qu'hier tout ce qui se débite sur la comtesse Charles, sur sa nouvelle brouillerie avec son mari, sa rupture avec son *ami* le chevalier de Blanfort, sa liaison *intime* avec le *vertueux* Nelmur; on parle de scènes menaçantes, de lettres interceptées, et

l'on se tait du reste. Je répugnerois à vous conter les détails de cette histoire; ils sont affreux; il y a un mélange de fausseté, d'inconséquence et d'hypocrisie, qui fait horreur! Conçoit-on qu'une jeune femme qui n'est dans le monde que depuis quatre ans ait eu déjà des aventures aussi éclatantes? J'ai la foiblesse d'en être humiliée, car je l'ai aimée avec un inconcevable abandon; j'ai été à la fois sa dupe et sa victime; j'étois de si bonne foi! elle étoit si jeune!... Elle a le manége inné d'une perfidie formée par de longues années de corruption. N'en parlons plus, cela me fait mal; et que tout ceci reste entre nous: je puis me plaindre avec une amie; mais je serois encore capable de la défendre avec des indifférens.

M. Dernance, qui m'écrit quelquefois, ne me parle que de votre grâce, de votre bonté, de votre fidélité en amitié. Ah! que ne peut-on s'isoler du monde pour ne vivre qu'avec les personnes

qui vous ressemblent !... Comme cette pensée appesantit cruellement toutes les chaînes qui nous attachent à la cour et au grand monde!

On dit que madame Dubreuil revient de Barège, qu'elle est en route, et qu'elle ramène son mari mourant. Ce sera une veuve dont tous les beaux esprits se disputeront la main. Comprenez-vous, madame, cette grande réputation d'esprit ? Je n'ai jamais rien trouvé de saillant dans la conversation de madame Dubreuil, ni dans ses lettres ; j'en ai vu plusieurs qui étoient d'une extrême médiocrité. Elle est sèche et tranchante, deux choses qui en imposent aux sots et qui placent naturellement une femme dans la classe des personnes *vertueuses et spirituelles* ; seule classe dans laquelle l'usurpation, même reconnue, soit toujours une sorte de mérite. D'ailleurs, madame Dubreuil voit des auteurs, des étrangers ; elle assiste à des lectures, à des séances académiques ; tout cela fait

tant de prôneurs ! Mais toutes ces petites intrigues font pitié !

Adieu, madame; je pense avec délice que nous nous retrouverons à Fontainebleau.

LETTRE LXVII.

Nelmur à l'abbé d'Erlac.

Paris, 4 novembre.

Ah ! mon respectable ami, vous qui connoissez mon funeste secret, pouvez-vous me reprocher encore de n'avoir pas épousé cette jeune personne ? Non, non, je ne dois plus prétendre au bonheur ! Ma destinée est bouleversée. Oh ! quel nuage affreux s'est étendu sur cet avenir que j'envisageois avec tant de joie et de sécurité !....

Je vais mettre ordre à quelques affaires ; ensuite, sans bruit, sans éclat, sans l'annoncer, j'irai vous rejoindre ; j'achèterai une petite terre dans les environs de votre prieuré, et je finirai là mes tristes jours. Que dis-je ! la religion, la charité chrétienne et votre amitié,

en adouciront l'amertume ; je tâcherai de profiter des exemples que je recevrai de vous et du vertueux baron de Réyal. Je ne me réconcilierai jamais avec moi-même, mais je parviendrai peut-être à supporter la vie avec moins de douleur.

Je suivrai vos conseils, j'irai chez la comtesse Charles, quoi qu'il m'en coûte !... Flaminie est retournée chez sa grand'mère ; cette intéressante jeune personne va éprouver un grand chagrin : mademoiselle Dumas est obligée de la quitter pour aller soigner à cent cinquante lieues d'ici un oncle mourant qui l'appelle ; ainsi Flaminie sera privée pendant quelques mois de son amie et de son guide ; que je la plains !.... Plaignez-moi aussi, mon respectable ami, car loin de vous je suis doublement malheureux.

Je vous prie d'offrir à M. de Réval l'hommage de mon respect.

LETTRE LXVIII.

Le chevalier de Blanfort à la comtesse Charles.

Paris, 6 novembre.

Vous savez mal feindre, madame, et il ne m'est pas difficile de connoître que vous n'êtes plus pour moi ce que vous étiez. Étranger à toute espèce de détours et de dissimulations, j'ignore les moyens que peuvent employer la malveillance et l'hypocrisie, mais j'en vois les effets (surtout depuis le retour de M. de Nelmur); je ne m'étonne point de votre crédulité, madame; les nouveaux sentimens qui vous occupent m'en donnent l'explication. On a pu m'ôter votre confiance et votre amitié, mais j'ose dire que vous deviez me conserver votre estime; je la mérite par la pureté de mon attachement, la franchise de mes pro-

cédés, et la droiture de ma conduite. Daignez donc, madame, m'instruire des torts qu'on me suppose ; je vous déclare que *je veux* les connoître, et si vous me refusiez cette satisfaction, je saurois l'obtenir *d'un autre.*

Agréez, madame, l'hommage de mon profond respect.

Je vous supplie de m'honorer d'une réponse. Je resterai chez moi toute la journée.

LETTRE LXIX.

Réponse de la comtesse Charles.

Paris, 6 novembre.

Je m'interdis de vous exprimer, monsieur, la surprise extrême que me cause votre étrange lettre, qui ne contient pas un seul mot qui ne soit une offense ou une injustice. La personne que vous désignez d'une manière si fausse et si injurieuse est tout-à-fait étrangère aux choses qui paroissent vous inquiéter. Vous me demandez une explication, la voici : Votre *digne ami*, feu M. de Ponteuil, n'a brûlé aucune de vos lettres, et tous ces écrits scandaleux sont entre mes mains.....

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

Ne cherchez point à pénétrer comment la Providence a permis que ces lettres me parvinssent, vous ne pourriez jamais le deviner.

LETTRE LXX.

Réponse du chevalier de Blanfort.

(Toujours même date.)

Vous les avez lues, ces lettres écrites dans l'effervescence d'une tête perdue et d'un cœur égaré !... Eh bien ! qu'avez-vous vu ? toutes les inconséquences, toutes les folies et toute la générosité d'une passion sans bornes ! Si vous aviez une âme aussi profondément sensible que la mienne, vous ne verriez que mon amour et mon malheur ! Je ne suis point aimé, voilà mon plus grand crime. Si j'avois su vous intéresser, que n'eussiez-vous pas fait de moi ! Relisez ces lettres que vous croyez foudroyantes, relisez-les, vous verrez peut-être qu'elles n'ont point été dictées par une âme commune, et par un amant vulgaire. J'ai voulu vous

entraîner, vous tromper, vous séduire, mais je vous adorois; vous auriez pu obtenir de mon enthousiasme pour vous tous les sacrifices de la vertu! il n'est plus temps; pour devenir véritablement héroïque j'avois besoin de toutes vos illusions sur mon caractère. J'étois capable de tout pour justifier votre admiration usurpée!... Maintenant je suis dévoilé à vos yeux, votre mépris me rabaisse, il anéantit en moi tout élan généreux, et je reste sans force et sans courage, avec une passion invincible et coupable! Craignez-en les effets; ils peuvent devenir terribles; le désir ardent de conserver de l'influence sur votre destinée ne me quittera jamais; ne pouvant plus vous toucher, je saurai du moins vous agiter et vous occuper sans cesse; je vous poursuivrai partout, et toujours. J'ai perdu votre estime, votre pitié désormais ne seroit pour moi qu'un opprobre, et votre indifférence me plongeroit dans le néant. Adieu, malgré vos rigueurs et

vos dédains, vous ne m'oublierez jamais; je laisserai dans votre souvenir des traces ineffaçables! Votre dernier billet a fixé mon sort, il m'a livré à tous les emportemens de l'amour, au désespoir.

LETTRE LXXI.

Réponse de la comtesse Charles.

7 novembre.

Quel effroi vous me causez !... Que vous ai-je fait, pour me montrer toute l'animosité de la haine la plus violente ? Je puis sans doute vous excuser, vous pardonner, et même, par la suite, vous rendre mon estime, ma confiance et mon amitié. Pourquoi ces emportemens et ces menaces insensées, pourquoi rompre avec tant d'éclat ? Sans doute, j'ai trouvé dans ces lettres des passages touchans et des sentimens généreux ; j'accuse surtout vos anciennes liaisons et le méprisable confident que vous aviez choisi. Vous étiez né pour la vertu, il ne vous a manqué que les principes qui la font suivre constam-

ment; mais n'y peut-on pas revenir? Tout pourroit encore se réparer.

Reprenez votre raison, ne cessons point de nous voir, mais suspendons une intimité dangereuse pour vous, et pénible pour moi; le temps pourra la renouer. Ne nous écrivons plus, soyez persuadé que je prendrai toujours beaucoup d'intérêt à tout ce qui vous touche; ne me haïssez point, et rendez-vous digne de redevenir mon ami.

LETTRE LXXII.

Réponse du chevalier de Blanfort.

Paris, même jour.

Je vous l'ai dit : *Il n'est plus temps !....*

LETTRE LXXIII.

Flaminie à mademoiselle Dumas.

Versailles, 3 janvier 1773.

Que votre absence me paroît longue, mon amie! Je crains toujours de faire quelque faute, quand vous n'êtes pas là pour m'en empêcher. Nous sommes toutes réunies à Versailles dans ce moment; ma grand'mère passe toute la journée à la cour, ma tante y va moins et s'occupe beaucoup de moi. Depuis votre départ, je passe la plus grande partie du temps dans ma chambre, avec la bonne Sophie; nous brodons deux ou trois heures, et j'emploie le reste de la journée comme vous l'avez prescrit; je ne suis pas un seul instant oisive. J'ai rencontré une seule fois, chez ma tante, M. de Nel-

mur, sa vue m'a fait de la peine. J'ai lu le soir même, avant de me coucher, vingt pages de l'excellent livre que vous m'avez laissé, et cela s'est passé.

Je suis bien persuadée comme vous, mon amie, que l'empire sur soi-même procure la seule liberté réelle dont on puisse jouir sur la terre, car nous sommes tous plus ou moins dépendans les uns des autres; nous le sommes aussi de nos situations, que nous choisissons rarement; ainsi, nous sommes bien à plaindre quand nous ne savons pas maîtriser nos penchans et nos dégoûts.

Mon oncle n'est point ici; des affaires le retiennent à Paris; il va voir souvent madame Dubreuil, dont le mari n'a pas, dit-on, huit jours à vivre; sa vertueuse femme ne le quitte ni jour, ni nuit; mon oncle nous écrit des détails touchans sur la tranquillité d'âme, le courage et les sentimens de piété de M. Dubreuil. Je prie Dieu pour lui tous les jours.

Adieu, mon amie. Je compte, puisque monsieur votre oncle est convalescent, que j'aurai le plaisir de vous revoir avant six semaines.

LETTRE LXXIV.

Le chevalier de Blanfort à Volsan.

Paris, 1er. février.

Comme on travestit tout dans le monde ! Il n'y a pas un mot de vrai de tout ce qu'on t'a conté à mon sujet ; ce pauvre Dubreuil ne m'a point fait appeler dans ses derniers momens ; il ne m'a point adressé un *éloquent discours* ; enfin, je ne suis point nommé son exécuteur testamentaire. Voici le fait : ne le croyant point à l'agonie, j'allai lundi dernier chez lui ; on me laissa entrer : j'arrivai dans la pièce qui précède sa chambre à coucher ; sa porte étoit entr'ouverte, il entendit et reconnut ma voix, et me fit appeler. J'entrai. En m'apercevant il me tendit la main, et me dit ces paroles : Approchez, mon cher Blanfort ; vous avez vu

mourir un philosophe, venez voir mourir un chrétien. Il ne m'a point fait *d'autres discours*. Je m'assis à côté de madame Dubreuil, qui est véritablement pénétrée de douleur. Il étoit midi ; il avoit reçu tous ses sacremens; nous gardions tous un profond silence ; il prioit mentalement, il étoit fort tranquille et ne se plaignoit point. Je ne pouvois me persuader qu'il fût à la mort. A deux heures, il demanda au prêtre qui étoit dans sa ruelle de dire les prières des agonisans, et il y répondit d'un ton ferme; nous nous mîmes tous à genoux. Ensuite, ayant encore toute sa tête, il se fit apporter deux pauvres petits orphelins jumeaux, âgés de cinq ou six ans, et enfans d'un domestique mort à son service; il bénit ces innocentes créatures, en les recommandant à madame Dubreuil. Il tira de dessous son chevet un papier contenant les noms et les adresses de quatre individus dont il prenoit soin secrètement; il remit ce papier à

madame Dubreuil, après quoi il pressa sur sa poitrine le crucifix qu'il tenoit embrassé; au bout de quelques minutes il perdit connoissance, ses yeux se fermèrent et il expira doucement, à six heures du soir. Pendant toute cette journée, madame Dubreuil a été simple, naturelle, affligée de bonne foi, et son maintien de veuve est parfait. Il est certain, mon cher Volsan, qu'il y a dans ces morts chrétiennes quelque chose de noble et de solennel, qu'on ne peut s'empêcher de trouver imposant; *les morts épicuriennes* ne disent rien à l'imagination, ou pour mieux parler elles la glacent. Le testament de Dubreuil est à la fois raisonnable, équitable, et touchant; convenons encore, qu'en général, les testamens des dévots sont des espèces de drames qui ont la perfection du genre; ceux qui ne croient à rien parlent mal du fond de la tombe; leurs œuvres *posthumes* manquent de vie et de vérité.

Je m'aperçois que cette lettre est une véritable homélie ; tu n'en seras pas étonné ; tu sais combien sont vives toutes mes sensations ; je les dépeins comme je les éprouve. Quand on me connoît, on n'est point surpris de la singulière opposition qui se trouve souvent entre elles. Qui pourroit fixer mes opinions, mon imagination et ma tête, me rendroit un grand service. Sans adieu, j'irai te rejoindre incessamment.

A propos de mort, ce pauvre Florange vient de mourir subitement d'un coup de sang ; il revenoit de Versailles, il est entré seul dans sa chambre où, deux heures après, on l'a trouvé mort ; quelques personnes prétendent qu'il s'est tué ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit fort mélancolique depuis deux ou trois ans ; on assure qu'il étoit consumé par une passion malheureuse ; il valoit mieux la satisfaire à tout prix que d'en mourir.

LETTRE LXXV.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Besançon, 26 février.

Je suis arrivée ici avant-hier ; le voyage m'a fait du bien : dans la douleur le changement de lieu est la seule chose qui puisse un peu distraire. Je resterai en Franche-Comté jusqu'à ce que j'aie vendu cette petite terre. On dit que la société est fort agréable dans cette belle ville ; mais vous jugez bien que dans le deuil où je suis je n'en profiterai pas, et que je ne verrai personne.

Je ne retournerai vraisemblablement à Paris qu'au printemps prochain. Dans ma triste et nouvelle situation j'ai bien besoin de vos conseils ; ne viendrez-vous pas me les donner ? Je suis dans ma trente-neuvième année, je n'ai point

d'enfant, je n'ai plus qu'un projet, celui de consacrer ma vie à la retraite et à l'amitié.

Écrivez-moi souvent : songez que je suis seule ici, et que vos lettres sont mon unique consolation.

LETTRE LXXVI.

Flaminie à mademoiselle Dumas.

Versailles, 1er. mars.

Nous voilà revenues à Versailles, où ma grand'mère et ma tante resteront jusqu'à la semaine sainte. Ma tante, qui est fort charitable, m'a montré en secret deux lettres intéressantes qu'elle a reçues d'une malheureuse mère de famille, dans la plus grande détresse, et qui demeure dans l'avenue de Versailles; cette pauvre personne, qui a été riche et bien élevée, s'exprime en fort bons termes; elle invite ma tante à l'aller voir *sans suite*, et seulement avec une femme de chambre de confiance! elle lui indique le jour et l'heure: elle dit qu'elle lui expliquera les raisons de ce mystère. Ma tante m'a proposé de l'accompagner, en m'assurant

que cette pauvre dame ne le trouveroit pas mauvais lorsqu'elle sauroit que je suis sa nièce. Mais comme vous m'avez dit de ne jamais faire une action secrète, ou mystérieuse, de quelque genre qu'elle pût être, j'ai refusé en disant simplement que je ne voulois pas risquer de déplaire à cette dame, qui ne veut se confier qu'à ma tante; j'ai vu que mon refus paroissoit ridicule, mais cette idée ne m'empêchera jamais de tenir mes promesses et de suivre mon devoir. Ma tante a insisté, j'ai toujours répondu la même chose, et nous en sommes restées là. J'ai promis de ne parler de cette aventure à qui que ce soit excepté à vous, pour laquelle on sait que je n'ai rien de caché. Ma tante me dit souvent que je ne suis plus d'âge à consulter ainsi en tout ma *gouvernante*, et que je n'aurai jamais *de caractère*, si, dans les choses les plus innocentes, je suis hors d'état de prendre toute seule une décision; c'est ce qu'elle appelle une *niaiserie d'enfant*. Tous ces

discours ne me font pas la moindre impression. Je crois que dans la jeunesse, la force de caractère consiste à ne pas s'écarter de l'excellent principe qui nous engage à nous soumettre aux sages conseils de l'expérience, et qu'il y a beaucoup de foiblesse à se livrer à la présomption qui nous est si naturelle, et qui nous aveugle toujours.

M. de Nelmur est ici, parce qu'on vient de lui donner une fort belle place à la cour. Il est venu deux fois chez ma tante, mais comme j'ai grand soin de l'éviter, je ne l'ai point vu.

Mon oncle s'occupe pour moi d'un mariage qui sera, dit-il, *très-avantageux et très-brillant*; je lui ai répondu que j'aimerois beaucoup mieux ne point me marier; il s'est un peu fâché : j'ai ajouté que je serai toujours entièrement soumise à ses volontés, mais que je le supplieois de ne rien décider avant votre retour; il m'a embrassé. Il est bien bon, mon oncle; je l'aime comme s'il étoit

mon père. Ma grand'mère m'a parlé de ce mariage, comme d'une chose vague, qu'elle ne désiroit ni ne désapprouvoit; je l'ai écouté respectueusement et en silence.

Adieu, mon amie; j'aurai beaucoup de plaisir à vous montrer les extraits d'histoire et de morale, les broderies (une paire de gants tricotés pour vous), les peintures, et enfin tous les ouvrages que j'ai faits en votre absence.

LETTRE LXXVII.

La comtesse Charles à madame Dubreuil.

Versailles, 2 mars.

Boileau a dit que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable;

et l'on peut dire encore, que *le vrai* est souvent si extraordinaire, qu'il surpasse, en intérêt et en singularité, toutes les fictions les plus ingénieuses. Je suis confidente d'un roman auquel je suis tout-à-fait étrangère; mais c'est une histoire bien parfaitement authentique, et, en même temps, la plus touchante, la plus terrible et la plus surprenante dont vous ayez jamais entendu parler. Je recevrai ce soir ce précieux manuscrit; je passerai la nuit à le lire, afin de vous l'envoyer

demain matin; il vous intéressera vivement, et il vous délassera des ennuyeuses affaires dont vous êtes forcée de vous occuper. En attendant, voici ce que je puis vous en dire :

Vous avez sûrement vu dans la Gazette que ce pauvre Florange, que nous avons rencontré mille fois au Temple (1), au Palais-Royal, à l'Isle-Adam, etc., est mort subitement *en revenant de Versailles*, et qu'une heure après, on l'a trouvé privé de la vie, étendu sur le plancher de son cabinet, où il s'étoit enfermé sur-le-champ en arrivant *de Versailles*. La Gazette et le Mercure ajoutent qu'il a été victime *d'un coup de sang* : voilà ce qu'on croit dans le monde. N'est-il pas singulier que, n'ayant jamais eu de liaison avec lui, je sois la seule personne de la société qui sache la véritable cause de sa mort? Hélas, mon amie, il n'est que

(1) Alors palais, à Paris, de M. le prince de Conti.

trop vraisemblable que cet infortuné s'est tué !... et il est certain, du moins, que le chagrin mortel, causé par un événement déplorable, lui aura fait porter le sang à la tête, et de là, cet accident funeste, qui, à la fleur de son âge, a si promptement terminé ses jours !

Voici maintenant le commencement de cette histoire. Trois jours après la mort de ce malheureux Florange, j'ai reçu une lettre lamentable d'une dame infortunée que des malheurs inouïs ont réduit au dernier degré de la misère, et qui est réfugiée dans une maison, ou plutôt une masure dans l'avenue de Versailles ; elle me demandoit quelques secours ; cette lettre m'a vivement intéressé ; elle étoit noble et touchante. J'ai fait ce que je pouvois ; j'ai envoyé mademoiselle Paulin chez cette pauvre dame ; on m'a rapporté un billet de remercîmens que je n'ai pu lire sans un extrême attendrissement. Les détails de la détresse de cette famille arrachent l'âme ! Figurez-

vous, mon amie, une malheureuse mère de quarante ans, belle encore, et d'une figure majestueuse, mais ayant un bras et une jambe paralytiques du côté droit; ajoutez à ce tableau une jeune fille de dix-neuf ans dans un état affreux de démence et deux enfans jumeaux de huit ou neuf ans! Quel spectacle, et quelle situation!... Dans cette dernière lettre, l'infortunée me conjuroit d'aller la voir seule, avec ma femme de chambre, étant obligée, disoit-elle, de cacher avec soin la cause de ses malheurs. J'ai cependant pris sur moi de confier cette aventure à Flaminie, afin de l'engager à m'accompagner dans cette course secrète et charitable. Il me semble que c'étoit une chose digne d'être montrée à une jeune personne. Mais je n'ai obtenu de Flaminie qu'un refus bien sec et bien positif, parce que mademoiselle Dumas n'étoit pas là pour lui dire qu'il n'y a point d'inconvénient à aller voir, et soulager des

pauvres. Convenez, ma chère, que cela est un peu ridicule?

J'ai reçu ce matin une lettre de cette intéressante mère de famille qui contient quelques détails nouveaux qui m'apprennent que l'infortuné Florange étoit éperdument amoureux de sa fille, et que l'état de démence où il l'a trouvée a été cause de sa mort. Dans cette même lettre, on m'annonce que je recevrai ce soir un manuscrit qui contient un récit circonstancié de ces tragiques événemens. J'ai pris l'engagement d'aller après-demain au soir dans cette triste habitation.

Cette aventure est arrivée à propos pour me distraire de mes propres chagrins. Le comte Charles a plus d'humeur que jamais; il est parti ce matin pour Paris, en me disant qu'il n'en reviendroit que dans huit jours, et nous y retournerons dans dix : tout cela sans explications, sans un mot tendre ou

seulement amical. Je suis bien malheureuse!... Adieu, mon amie; je vous récrirai quelques lignes demain, en vous envoyant ce manuscrit.

LETTRE LXXVIII.

La même à la même.

Versailles, 3 mars.

La voilà, cette touchante histoire ; je ne sais quelle impression elle produira sur vous ; pour moi, elle m'a fait fondre en larmes. Quels malheurs inouïs ! quelle inconcevable fatalité !... Quand on apprend qu'il existe de telles infortunes, on n'ose plus se plaindre des siennes. Gardez ce manuscrit ; vous me le rendrez quand vous reviendrez, et ne le montrez à personne.

Vous verrez dans le cours de cette histoire par qui elle a été écrite. Ah ! que cela est intéressant et pathétique !...

HISTOIRE DE LA PAUVRE ZÉNOBIE.

Au fond du Limousin, à huit lieues de Limoges, vivoient en paix la comtesse de Selrive, avec son mari et trois enfans, une fille âgée de quatorze ans et deux petits garçons jumeaux qui n'avoient que quatre ans. Le comte mourut, et ne laissa, pour héritage, que des dettes et des procès qui ruinèrent entièrement madame de Selrive. Elle avoit un parent riche à la cour; elle vint avec sa famille à Paris dans l'espoir d'en obtenir, au moins, une petite pension alimentaire; cet indigne parent mit à ses bienfaits un prix déshonorant; madame de Selrive cessa de le voir, et il devint son ennemi. Elle se trouva alors au comble de la misère; elle mit en gage quelques petits bijoux, et presque tous ses vêtemens. Elle se logea au cinquième étage

d'une maison, dont le troisième étoit occupé par un peintre; cet artiste, ayant rencontré la jeune Zénobie sur l'escalier, demanda à sa mère la permission de peindre sa tête et ses mains, en offrant de payer les séances; la nécessité fit accepter cette proposition. Zénobie, toujours accompagnée de sa mère, se fit peindre ainsi successivement sous divers caractères pendant plus de six mois, en profil, en face, en trois quarts, et avec différens attributs; tantôt en vestale, en Flore; tantôt en Diane, en Hébé, etc. Le peintre avoit beaucoup de talent et de vogue; il payoit fort bien les séances qui suffisoient à la subsistance de la famille; un jour, un jeune homme (le marquis de Florange) entra tout à coup chez le peintre; Zénobie aussitôt se leva, et sa mère s'empressa de l'emmener; mais il n'étoit plus temps, Florange et Zénobie s'étoient regardés!... Le lendemain, Zénobie reçut de Florange une lettre qui contenoit une déclaration

d'amour ; elle la donna à sa mère, qui fit une réponse qui devoit ôter à Florange toute espérance injurieuse. Il ne récrivit point pour assurer que ses vues étoient honorables, mais il chercha toutes les occasions de voir et de rencontrer Zénobie. Alors madame de Selrive quitta la maison, le quartier, et changea de nom, décidée à vivre du travail de ses mains. Cependant un autre peintre, chargé de peindre une vierge pour l'église de la paroisse où s'étoit réfugiée madame de Selrive, rencontra Zénobie, et fit à madame de Selrive la proposition qu'elle avoit accepté du premier peintre ; le tableau étoit fini depuis trois jours, lorsque Zénobie tomba malade ; et le lendemain, la petite vérole se déclara. La vie de Zénobie fut en danger pendant plus d'une semaine entière ; enfin, elle guérit, mais elle perdit toute sa beauté ; et, sans être défigurée, son visage resta méconnoissable. Ainsi, elle fut privée pour toujours de la ressource du gain des séances. Six

semaines après sa maladie, elle voulut aller à l'église remercier Dieu de lui avoir conservé la vie; c'étoit un jour de grande fête, et l'on célébroit une messe en musique. Zénobie, couverte d'un grand voile noir, après le service divin, se rendit à l'autel de la Vierge, car elle avoit promis d'y déposer un cierge. Lorsqu'elle eut fait cette pieuse offrande, elle s'agenouilla devant l'autel; et levant les yeux, elle tressaille en reconnoissant à travers son voile le tableau fait d'après sa figure. C'étoit alors son portrait! Elle soupire en pensant qu'il ne lui ressemble plus! Au moment où elle finissoit sa prière, elle entendit derrière elle un léger bruit; elle se leva, et, en se retournant, elle vit Florange immobile en contemplation devant le tableau, car il y reconnoissoit avec saisissement les traits, l'expression et le visage de Zénobie!... Hélas! dit-elle intérieurement, ce n'est plus moi qu'il admire! Il ne reconnoîtroit pas la pauvre Zénobie!....

Après cette amère réflexion, elle alloit s'éloigner, mais un nouvel incident l'arrêta contre le pilier, derrière lequel, en se relevant, elle s'étoit cachée : tout à coup, Florange, entraîné par un mouvement d'enthousiasme, tombe à genoux en disant : *Je jure devant cette image si pure, d'épouser Zénobie !...* Après avoir dit ces paroles, il se relève précipitamment, et sort sans apercevoir le triste objet auquel il vient de promettre sa foi. Zénobie, en pleurant, le regarde s'éloigner; il n'y avoit plus personne dans l'église. Ah! dit-elle, s'il me voyoit, il rétracteroit son serment !... Elle retourna chez elle, accablée de douleur, car elle savoit trop que la passion de Florange, qui avoit pu se fortifier par la pureté de sa conduite, n'étoit néanmoins fondée que sur cette beauté fragile qu'elle avoit perdue. Un nouveau malheur vint mettre le comble à ses chagrins secrets et à l'horreur de sa situation : madame de Selrive fut subitement attaquée d'une

paralysie sur le bras droit, qui lui rendit impossible toute espèce de travail. Cette dernière calamité ranima tout le courage de Zénobie; elle ne savoit pas la musique, mais la nature lui avoit donné une voix juste, étendue, mélodieuse; elle résolut d'en tirer parti sur-le-champ pour faire subsister sa mère et ses deux petits frères. On étoit au mois de juillet : Zénobie attendit le déclin du jour; ensuite elle mit sa robe de bure brune; elle se couvrit de son grand voile noir, et quand cette modeste toilette fut terminée, elle se rendit aux Champs-Élysées dont sa maison étoit voisine. Là, elle s'appuya contre un arbre, et elle se mit à chanter des noëls et des cantiques, en tendant humblement une bourse pour implorer la charité des passans. La beauté de sa voix en attira et en fixa beaucoup autour d'elle; elle fit, dès cette première fois, une assez bonne quête qu'elle porta toute entière à sa mère. Elle se soumit tous les soirs à la même humiliation, et

chaque jour la quête devint meilleure, car la singularité de cette figure voilée demandant l'aumône, et l'éclat de sa voix lui procuroient un grand nombre d'auditeurs. Un soir, un jeune homme qui l'écoutoit perce la foule et jette dans la bourse un double louis, en disant : Où demeurez-vous ? Zénobie reconnut Florange, et d'une voix basse et tremblante, elle donna une fausse adresse. Elle cessa d'aller aux Champs-Élysées, auxquels elle substitua le Boulevart.

Florange partit pour la campagne ; elle ne le revit plus. Elle continua ces chants mélancoliques pendant près de trois mois, et toujours avec le même succès ; mais au commencement d'octobre, fatiguée de chanter ainsi à l'air, elle eut un rhume affreux qui fut suivi d'un enrouement opiniâtre, et de la perte totale de sa voix. La pauvre Zénobie ne se découragea point ; elle imagina une autre ressource ; sa mère écrivoit bien. Zénobie, aidée de ses conseils, entreprit

d'écrire l'histoire de sa vie sous des noms supposés, et de vendre ce petit roman à un libraire (1). Comme cette malheureuse famille avoit en réserve une petite somme provenant des quêtes de Zénobie, elle alla s'établir dans l'avenue de Versailles, dans une espèce de chaumière, afin de vivre là à meilleur marché; c'est dans ce lieu que fut écrite la vie de l'infortunée Zénobie. Lorsqu'elle fut achevée on l'envoya cachetée à un libraire fameux en lui demandant s'il vouloit l'acheter. Le libraire qui ne se mêloit point de juger les ouvrages de littérature, la confia à un homme de lettres qui, par hasard, étoit ami intime de Florange, auquel il montra ce petit manuscrit. Florange dans l'instant reconnut ses propres aventures, et, profondément touché des malheurs de Zénobie, il courut sans

(1) Tout ce qu'on vient de lire a été écrit par Zénobie; la continuation est de sa malheureuse mère.

délai chez le libraire ; il lui dit qu'il se chargeoit d'acheter le manuscrit, qui avoit pour lui un intérêt particulier. Le libraire y consentit, et lui donna l'adresse de madame de Selrive. Florange partit aussitôt pour Versailles ; il arrive à la chaumière, et madame de Selrive éprouva un grand saisissement en le voyant entrer tout à coup dans son humble réduit. Que venez-vous chercher ici ? s'écria-t-elle ; je veux honorer la vertu malheureuse, répondit-il, et réparer mes torts !... — Il n'est plus temps. — Juste ciel ! Zénobie n'est plus ?.... — Non, elle existe pour souffrir. — La Providence m'a fait connoître la touchante histoire de ses malheurs, je l'ai lue, et je viens vous annoncer que je suis décidé à épouser celle qui sait se conduire, penser et s'exprimer ainsi. — Vous allez être sévèrement puni de vos funestes imprudences ! Vous m'avez condamnée à d'éternelles douleurs, mais je vais me venger..... Approchez-vous de ce lit, ouvrez

ce rideau, et contemplez votre victime... Florange obéit en frémissant; il tire le rideau, et il ne peut méconnoître Zénobie, malgré le changement de sa figure. L'infortunée se réveillant d'un profond assoupissement, soulève sa tête appesantie, et jetant sur Florange un sinistre regard, cesse, lui dit-elle en frissonnant, cesse de me poursuivre!.... Après m'avoir ôté la raison veux-tu donc encore me plonger dans la tombe?.... Oui, je vois briller dans tes mains le poignard homicide, dont tu vas me percer le sein! Ah! barbare!... c'en est fait..... le coup mortel est porté..... je me meurs!.. A ces mots, Florange, glacé d'horreur, reste pétrifié, et madame de Selrive reprenant la parole : Voilà, dit-elle, l'état où elle est depuis douze jours; elle n'est point malade, elle n'a point de fièvre, son mal est sans ressource. En écrivant son histoire elle a renouvelé toutes les peines concentrées dans son cœur. A peine avions-nous envoyé le manuscrit

au libraire, qu'elle a succombé à ses maux; sa tête s'est aliénée et deux habiles médecins l'ont déclarée incurable. Après avoir écouté ce déplorable récit, Florange baigné de larmes, mit un genou en terre devant le lit du triste objet de ses remords; ensuite se relevant, il s'approcha de madame de Selrive, et posant sur sa main paralytique (qu'elle ne pouvoit remuer) des billets au porteur formant la somme de dix mille francs, il lui dit que c'était la première année de la pension qu'elle toucheroit régulièrement à l'avenir, et sans attendre de réponse il sortit avec une extrême précipitation. Dans ce moment, Zénobie au plus fort de son accès, s'élança vers sa mère, et voyant les billets que Florange avoit laissés : Quoi donc! dit-elle, il persiste à m'écrire; ses lettres m'ont fait trop de mal, je ne veux plus les lire; à ces mots elle saisit avec fureur tous les billets et les mit en pièces : sa mère paralytique ne put s'opposer à cette action.

Cependant Florange accablé de douleur et de remords, et sans doute la tête vivement frappée, retourna à Paris. On a su depuis par un de ses gens, les détails suivans : Il rentra chez lui et courut s'enfermer dans son cabinet ; cette pièce de son appartement étoit remplie des portraits de Zénobie, qu'il avoit achetés du premier peintre auquel elle donna des séances. Il est vraisemblable que la vue de ces portraits excita dans son âme un affreux bouleversement !... Trois heures après on le trouva privé de la vie !.... Telle est l'histoire et la situation désespérée de la pauvre Zénobie ! Puisse-t-elle toucher le cœur compatissant de celle dont la bonté est aujourd'hui l'unique espérance de la plus infortunée de toutes les mères !... L'apparition de cet ange consolateur seroit pour cette malheureuse famille un heureux présage et le plus précieux bienfait de la Providence.

Fin de l'Histoire de la pauvre Zénobie.

LETTRE LXXIX.

Le comte Charles à Brunet, son valet de chambre.

Versailles, 3 mars.

N'oubliez pas d'envoyer demain vos gens de police dans la maison où je suis caché, mais successivement l'un après l'autre, afin de ne donner aucun ombrage : il faut qu'ils soient tous bien armés de sabres et de pistolets cachés sous leurs redingottes. Je vous recommande que toute la troupe soit réunie un peu avant le déclin du jour. N'épargnez point l'argent, que tout soit parfaitement exécuté, je saurai récompenser votre zèle et votre exactitude.

LETTRE LXXX.

La comtesse Charles à madame Dubreuil.

Versailles, 5 mars.

On vous mandera sûrement de Paris, ma chère amie, une aventure effroyable, et que l'on contera, sans doute, de mille manières différentes ; j'ai pensé être la victime d'un complot infernal ; qu'il vous suffise de savoir que mon innocence a été reconnue. J'ai été tellement bouleversée par l'indignation, la surprise, la colère, et la plus horrible agitation, que je suis hors d'état aujourd'hui de vous donner le moindre détail.

Ah ! que Flaminie est sage, prudente, que sa raison est au-dessus de son âge, et qu'elle est bonne, sensible et compatissante ! J'ai enfin appris à la connoître, et je l'admire autant que je l'aime. Vous

l'avez bien jugée, et j'ai été bien injuste pour elle; mais je puis dire que mes injustices ne sont jamais que des erreurs.

Je vous récrirai quand je serai un peu calmée.

LETTRE LXXXI.

Flaminie à mademoiselle Dumas.

Versailles, 6 mars.

J'ai de si étranges choses à vous dire, mon amie, que je ne sais par où commencer. Je vais vous conter, sans préambule, et le plus brièvement possible, tout ce qui s'est passé : je vous ai déjà parlé de la proposition que me fit ma tante (et que je refusai) d'aller avec elle visiter une pauvre famille; avant-hier ma tante, suivie seulement de mademoiselle Paulin, sa femme de chambre de confiance, se rendit un peu avant la fin du jour dans cette maison; figurez-vous quelle fut sa surprise, lorsqu'au moment où elle alloit y entrer, elle vit paroître le comte Charles, qu'elle croyoit à Paris, et qui, avec des yeux étincelans

de fureur, s'élança vers elle, et la saisissant par le bras, la fit retourner sur ses pas avec une extrême violence. Dans cet instant, elle vit une troupe d'hommes s'avancer rapidement pour investir la maison. Elle voulut demander des explications, le comte Charles l'interrompit pour lui dire un torrent d'invectives qui lui parurent incompréhensibles; elle connut seulement qu'il l'accusoit d'avoir voulu entrer dans une maison infâme où elle avoit donné rendez-vous à un amant. Arrivée chez elle, il la conduisit dans son appartement, et là, il recommença à l'accabler d'injures, avec de tels éclats de voix, que la petite Babet entendit toute cette scène, et vint m'en avertir. Je vis clairement que ma tante étoit faussement accusée, puisqu'elle m'avoit montré les lettres qui imploroient sa pitié, et qu'elle m'avoit proposé de l'accompagner dans cette maison. Je descendis sur-le-champ chez elle, je la trouvai dans un état affreux, inondée de lar-

mes, et ne pouvant se faire écouter du comte Charles, qui lui répétoit toujours les mêmes discours avec la même colère. Au moment où j'entrois dans la chambre, il lui disoit qu'il avoit obtenu une lettre de cachet pour la faire enfermer; je fus effrayée de ses regards et de ses cris; en me voyant paroître, il m'ordonna avec emportement de sortir; je n'en fis rien, je m'approchai de ma tante, en disant, elle est innocente! Ces mots inspirèrent au comte Charles une véritable rage; je crus qu'il alloit me tuer, ou du moins, me battre; je voulois justifier ma tante, je tins ferme, j'avois pourtant peur!... Écoutez-moi, lui dis-je, ensuite je vous obéirai; Flaminie, répondit-il d'un ton moins méchant, vous ne devez point être témoin d'une telle scène, sortez. Au nom du ciel, repris-je en joignant les mains, écoutez-moi, mon cher oncle, c'est un fait que je veux vous apprendre, écoutez-moi. Eh bien! dit-il, parlez, mais en deux mots. Alors, je lui

contai bien vite tout ce qui s'étoit passé entre ma tante et moi, et voyant qu'il m'écoutoit avec surprise, jugez donc, ajoutai-je, si ma tante a cru mal faire en allant dans cette maison? Pour toute réponse, le comte Charles tomba sur une chaise, en mettant ses deux mains sur son visage; il commençoit à démêler la vérité, il étoit confus, j'en suis sûre; il gardoit le silence; ma tante pleuroit toujours, je retournai près d'elle, et mes larmes coulèrent avec les siennes!.... Grand Dieu, s'écria le comte Charles, seroit-il possible qu'elle ne fût qu'abusée!... Non, non, poursuivit-il, en se levant avec agitation, cette confidence faite à Flaminie n'étoit qu'un artifice; elle avoit prévu le refus. Non, l'hypocrite, l'indigne Nelmur l'attendoit dans cette infâme maison! A cette nouvelle calomnie je sentis mon cœur se soulever d'indignation; j'allois répondre, lorsque ma tante prit la parole : Cherchez, dit-elle, un autre prétexte à vos fureurs.

M. de Nelmur a dîné chez ma mère, qui est un peu malade; il s'étoit engagé à y passer la journée, et je suis certaine qu'il y est encore. Ces paroles causèrent au comte Charles un extrême étonnement. Quel est donc, dit-il, l'homme qui a combiné toute cette exécrable intrigue? En se faisant à lui-même cette question, il sonna et il ordonna à un valet de chambre d'aller savoir si M. de Nelmur étoit encore chez ma grand'mère; en attendant la réponse, il s'assit et il resta morne et silencieux. Je dis tout bas à ma tante qu'elle devroit lui montrer les lettres qu'elle m'avoit communiquées; non, me répondit-elle, il croiroit que je les ai fabriquées. Je laisse au ciel le soin de me justifier; mais je cherche dans ma tête quel peut être l'auteur de cet horrible complot!... Ce qui me reste à vous dire, mon amie, est si extraordinaire, si terrible, et m'a fait tant de mal, que je n'ai pas la force d'achever aujourd'hui ce récit, que je suis non-seulement autorisée à

vous faire, mais qu'on m'a conjuré de vous envoyer tout de suite, parce qu'on pense qu'il pourra seul vous engager à revenir sans délai; car il vous fera connaître combien j'ai besoin de vous. Adieu, je reprendrai demain cette surprenante narration.

LETTRE LXXXII.

La même à la même.

Versailles, 7 mars.

Que vais-je vous dire, mon amie ! Quel funeste secret vais-je vous révéler ! et combien il explique de choses qui nous paroissoient des énigmes ! Vous allez frémir et pleurer !... Écoutez, et vous qui connoissez si bien le cœur de Flaminie, jugez de son trouble et du saisissement qu'elle a dû éprouver !...

J'en étois restée au moment où le comte Charles envoya chez ma grand'mère. M. de Nelmur (qui n'en étoit pas sorti) s'y trouva en effet. Par la manière dont on fit la commission, il crut que le comte Charles le demandoit, et vint aussitôt. Il ne se doutoit de rien, et fut extrêmement surpris de l'altération si frap-

pante qu'il remarqua sur tous nos visages. Le comte Charles fut interdit en l'apercevant; il y eut un moment de silence : ensuite le comte Charles s'adressant à M. de Nelmur : Je me suis trompé, dit-il, sur ce qui vous regarde, mais je n'en suis pas moins le plus malheureux et le plus outragé de tous les hommes ! M. de Nelmur alloit demander l'explication de ce discours, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et nous vîmes paroître le chevalier de Blanfort. Son seul aspect me fit tressaillir; il avoit les cheveux hérissés, les yeux hagards, et la physionomie la plus sinistre ; il s'avança vers le comte Charles. Je sais, lui dit-il, que vous accusez votre femme ; elle est innocente, elle a rejeté mes vœux et mon amour ; j'ai voulu l'attirer dans cette maison où j'aurois obtenu par la violence ce qu'elle a refusé à une passion devenue de la fureur et de la démence. Je voulois à la fois satisfaire un amour effréné qui ressemble maintenant à la

haine, et me venger de ses dédains; mais je ne puis souffrir qu'après avoir été la victime de votre indifférence et de votre ingratitude, elle le soit encore de votre injustice et de votre férocité. Je lui rends son honneur; venez, suivez-moi, le ciel doit punir aujourd'hui le crime d'un amant désespéré, ou le crime plus inexcusable peut-être du plus coupable de tous les époux !... Cet affreux discours fut écouté attentivement; il justifioit ma tante. Personne n'eut envie de l'interrompre, mais lorsqu'il eut prononcé les dernières paroles, ma tante et M. de Nelmur s'élancèrent entre lui et le comte Charles, et moi je me précipitai vers la porte avec l'intention d'en barrer le passage, comme si j'eusse eu la force de les empêcher de sortir. Ma tante se jeta dans les bras de son mari, en disant : Je vous pardonne tout, si vous me sacrifiez votre ressentiment !... Et moi, madame, interrompit le chevalier, pensez-vous que le mien soit apaisé ? il me

faut une vengeance, il m'en faut une!... Non, s'écria M. de Nelmur, non, vous ne vous battrez point, j'ai le droit de m'opposer à un duel!... Nelmur, reprit le chevalier, nous n'avons ni votre caractère, ni vos opinions... Votre supériorité de prudence et de sagesse rend pour nous vos conseils superflus!.... Ici, mon amie, la plume tombe de mes mains!... La réponse de M. de Nelmur me porta un coup si sensible, que je ne puis l'écrire sans frémir!... N'importe, il le veut, il le faut! La voici : Je suis, reprit-il, mille fois plus imprudent et plus coupable que vous; un serment sacré m'imposoit le silence avec le monde.... Mais pour faire une bonne action, je puis le rompre!... Écoutez donc un infortuné qui veut vous préserver du remords vengeur qui le poursuit!... Écoutez-moi, le crime d'un duel affreux pèse sur ma tête! un moment d'égarement m'a fait oublier la religion, l'humanité, l'amitié..... Je suis le meurtrier

de Saint-Cernin, c'est moi qui l'ai tué !...

Il ne me fut pas possible d'en entendre davantage; un nuage épais se répandit sur mes yeux qui se fermèrent ; un cri douloureux m'échappa, je m'évanouis. En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai sur un canapé, dans les bras de ma tante ; son mari, assis sur une chaise, à côté d'elle, tenoit une de mes mains ; M. de Nelmur, à genoux devant moi, me faisoit respirer des sels ; le chevalier, debout, nous regardoit avec attendrissement ; ils pleuroient tous. Pour moi, je fondis en larmes en cachant mon visage dans le sein de ma tante ; console-toi, douce Flaminie, me dit-elle, ils sont réconciliés, et Nelmur, par un aveu sublime, vient d'expier la seule faute de sa vie ; dont sans doute les détails que nous ignorons seront l'excuse. Est-il bien vrai, repris-je en sanglotant, qu'ils sont réconciliés ? Oui, ma nièce, répondit le comte Charles, Nelmur nous a vaincus, il nous a fait ab-

jurer tout projet de vengeance ; et moi, interrompit le chevalier, j'abjure encore les funestes doctrines qui nous ont égarés. Adieu, poursuivit-il, adieu mon cher Nelmur ; je jure par l'honneur de garder avec fidélité le secret que vous nous avez si généreusement révélé. Adieu, jouissez de la consolation d'avoir prévenu un crime, et d'avoir rendu à la vertu un cœur qui désormais va s'y consacrer avec enthousiasme. A ces mots il s'éloigna de nous et sortit précipitamment. Je respirai ! et me soulevant, je m'assis à côté de ma tante ; M. de Nelmur étoit toujours à genoux ; un ruisseau de pleurs inondoit son visage ; le comte Charles le fit asseoir près de moi, et m'adressant la parole : Ma chère nièce, me dit-il, vous venez aussi de trahir un secret, mais ce secret est pur comme votre cœur !... Tout s'arrangera ; Palmyre vient de me pardonner, avant même de connoître combien les apparences l'accusoient et devoient m'abu-

ser ; je l'instruirai de tout, et nous serons tous heureux. En attendant, calmez-vous l'une et l'autre; venez Nelmur, continua-t-il, allons nous entretenir dans mon cabinet, laissons-les tête à tête, elles ont surtout besoin de se parler sans contrainte. En prononçant ces paroles, il prit sous le bras M. de Nelmur qui, sans proférer un seul mot, se leva et disparut avec lui. Quand nous fûmes seules, ma tante me conta d'abord qu'au moment de mon évanouissement, M. de Nelmur n'avoit plus vu que moi, et qu'en me prenant dans ses bras pour me porter sur le canapé, il s'étoit écrié : Voyez l'effet que produit sur elle cette révélation !... Serez-vous seuls inflexibles ? Ma tante ajouta qu'aussitôt les deux ennemis avoient promis de renoncer à leur cruel dessein. Après ce détail, ma tante, avec beaucoup de douceur et de délicatesse, me répéta que je venois de trahir mes sentimens. Hélas ! répondis-je, ce moment me les a révélés à moi-mê-

me ; ils étoient cachés dans le fond de mon cœur ; je ne m'étois jamais permis d'en approfondir la force et l'étendue, et cela est bien vrai ; vous savez, mon amie, que vous m'aviez défendu de vous en parler, c'étoit me défendre d'y penser. Ma tante, dans cette occasion, m'a montré la plus tendre amitié, et la mienne, pour elle, est bien sincère. Le résultat de la conversation de M. de Nelmur et du comte Charles a été d'exiger de moi de vous écrire ce détail, en vous conjurant, comme je vous l'ai déjà dit, de revenir tout de suite, parce que, disent ma tante et son mari, M. de Nelmur sait parfaitement que je ne prendrai aucun parti positif sans vous consulter, et il veut ne déclarer qu'à vous ses sentimens. Il a dit en outre au comte Charles que s'étant trouvé forcé de dire son secret à un homme qui n'étoit point son ami (le chevalier de Blanfort), il vouloit le déclarer à tous ceux qu'il estime et qu'il aime particulièrement : vous,

mon amie, le baron de Réval, madame Dubreuil et mon oncle le commandeur. Il a dit encore que l'abbé d'Erlac étoit la seule personne au monde à laquelle il eût fait cette terrible confidence. Enfin, il a annoncé à ma tante qu'il lui donneroit à lire le récit de cette horrible catastrophe qu'il a écrit il y a quelques mois.

Si je m'en croyois, mon amie, je ne vous entretiendrois que de M. de Nelmur, et j'aurois encore bien des choses à vous dire ; mais il faut terminer cette lettre déjà si longue, et dont j'ai tracé les dernières pages si péniblement. Demain de grand matin je reprendrai la plume, et je vous instruirai du reste. Je vais faire mettre cette lettre à la poste, mais je crois que l'heure et passée, et que vous ne la recevrez qu'avec celle que j'écrirai demain.

LETTRE LXXXIII.

La même à la même.

8 mars.

Je ne vous parlerai aujourd'hui, mon amie, que du chevalier de Blanfort; et si j'avois l'esprit plus libre, je ne reviendrois pas de l'étonnement que doivent causer un semblable caractère et une telle conduite. Imaginez, mon amie, qu'il avoit loué cette maison et qu'il y avoit placé une indigne femme, avec une autre créature de cette espèce, et puis deux enfans pour jouer les rôles qu'il leur avoit distribués. C'est lui qui a dicté les lettres que cette femme a écrites à ma tante sous le nom supposé de comtesse de Selrive. C'est lui qui a composé un petit roman intitulé *la Pauvre Zénobie.* La mort subite de M. de Florange lui a

donné l'idée de le faire le héros de cette histoire, qui est toute entière de son invention. Comment peut-on avoir tant de génie pour faire des mensonges! En outre il avoit gagné à force d'argent mademoiselle Paulin, femme de chambre de ma tante; cette méprisable fille a disparu, on ne sait ce qu'elle est devenue. D'un autre côté, le comte Charles, qui depuis quelque temps étoit devenu bien injustement jaloux de ma tante, s'étoit figuré qu'il y avoit entre elle et M. de Nelmur, un amour criminel, et que cet amour étoit la seule cause de sa rupture avec mademoiselle de Saint-Cernin, et de son éloignement pour tout autre mariage. Nous savons que M. le chevalier de Blanfort l'entretenoit avec artifice dans cette pensée, qu'il avoit lui-même. Il résolut d'épier la conduite de ma tante; en conséquence, il fit semblant d'aller à Paris, et se cacha à Versailles dans l'avenue, car il avoit déjà des soupçons sur la maison dont j'ai déjà parlé, parce qu'il savoit

qu'on y avoit vu entrer plus d'une fois mademoiselle Paulin, et en outre, un homme (qu'il crut être M. de Nelmur), enveloppé dans une redingotte. Il chargea en même temps Brunet, son valet de chambre, d'un espionnage assidu chez ma tante. Un matin en entrant dans sa chambre, où il se trouva seul, il regarda partout et il vit sur son écritoire un billet qui n'étoit point cacheté; il l'ouvrit, et il lut ces paroles qu'il copia sur-le-champ à la hâte.

« J'irai demain à l'heure convenue;
» que je serai heureuse de me trouver
» dans cette petite maison, où le plus
» tendre sentiment m'appelle. »

Ma pauvre bonne tante n'avoit exprimé que la généreuse compassion qu'elle croyoit accorder à une femme respectable, aussi vertueuse qu'infortunée; mais la copie de ce billet, porté au comte Charles, le rendit furieux; ce fut pour lui la preuve certaine de la plus coupable intrigue. Comme il avoit pris

des renseignemens sur la femme qui habitoit la maison, il écrivit à Paris au lieutenant de police pour faire arrêter cette femme. En même temps il envoya Brunet à Paris, qui en revint au jour indiqué avec les agens de police qui devoient investir la maison. Il se promena dans l'avenue en attendant ma tante qu'il arrêta et qu'il emmena comme je vous l'ai dit. Dans ce moment mademoiselle Paulin, qui avoit accompagné ma tante, se garda bien de retourner avec elle ; elle resta dans l'avenue. Le chevalier de Blanfort étoit depuis plus d'une heure dans la maison ; les gens de la police arrivèrent ; ils entourèrent la maison, le chevalier les vit par une fenêtre ; aussitôt il sortit l'épée à la main, il se fit jour à travers cette petite troupe qui voulut en vain l'arrêter ; l'obscurité du commencement de la nuit et de la fin d'un jour sombre et nébuleux favorisa son évasion ; il rencontra dans l'avenue mademoiselle Paulin qui erroit comme

lui ; elle lui raconta ce qui venoit d'arriver à sa maîtresse; alors le chevalier prit le parti d'aller justifier celle qu'il avoit voulu perdre. Vous savez le reste.

Pouvez-vous concevoir, mon amie, qu'il y ait sur la terre un homme aussi menteur et aussi méchant? Cependant, nous le croyons converti, car il a pleuré.

Une chose qui me fait grand plaisir, c'est que ma tante et son mari sont à présent très-bien ensemble ; le comte Charles reconnoît enfin qu'il ne faut se lier qu'avec des gens vertueux, et ma tante, de son côté, convient qu'une jeune personne a besoin des conseils de l'expérience, et que, même avec les meilleures intentions du monde, elle ne sauroit avoir trop de circonspection dans ses démarches et dans toute sa conduite. Adieu, mon amie; j'ose me flatter que vous serez ici dans huit ou dix jours.

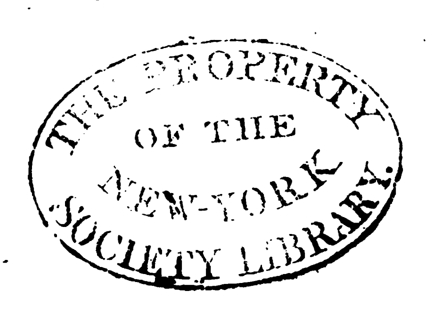
LETTRE LXXXIV.

Le chevalier de Blanfort à Volsan.

Paris, 15 mars.

Les *mille et un contes* que l'on fait dans le monde sur la comtesse Charles et son mari, sur Nelmur et sur moi, sont entièrement faux. Il n'y a point eu de duel; Nelmur, loin d'être un hypocrite, est certainement le jeune homme le plus vertueux de la société; la comtesse Charles est toujours irréprochable et pure, et son mari lui rend une parfaite justice. Mes éloges, dans ce genre, ne sont pas suspects, je ne les prodigue pas, ainsi tu peux me croire. Ta lettre, malgré sa gaïeté, m'a mis en colère. Crois-moi, Volsan, en dépit de tout ce que nous avons vu de travers et de vices, la

vertu existe; l'incrédulité absolue, sur ce point, est une odieuse injustice. J'irai te voir un matin à l'heure où je suis sûr de te trouver encore dans ton lit.



LETTRE LXXXV.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Besançon, 19 mars.

Dans ma dernière lettre, mon cher cousin, je vous ai mandé que je ne retournerois à Paris qu'au mois de mai; au lieu de cela je partirai demain, voici pourquoi : il est arrivé d'étranges événemens dans la famille de la comtesse Charles, et le monde les interprète d'une manière très-fâcheuse pour la réputation de Palmyre, qui, cependant (j'en ai les preuves indubitables), est parfaitement innocente. J'ai reçu cinq ou six lettres de Paris, remplies de fables calomnieuses à ce sujet; j'ai été surtout indignée de la lettre de madame de Créni qui, sans entrer dans aucun détail, dit avec une odieuse pruderie *que les histoires scan-*

daleuses qui circulent sur la comtesse Charles, l'affligent d'autant plus, qu'il est bien difficile désormais qu'une personne qui se respecte, puisse conserver avec elle une liaison intime. On ne se *respecte* assurément pas lorsqu'on montre un aussi mauvais cœur ! Pour moi, je n'abandonnerai point mon amie dans cette malheureuse conjoncture ; ses chagrins et son embarras me la rendent encore plus chère ! Je pars, je laisse là toutes mes affaires pour voler à son secours, pour la consoler, lui donner des conseils, la défendre dans le public, et la servir de tout mon pouvoir. Adieu, mon cher cousin, adressez-moi votre réponse à Paris.

LETTRE LXXXVI.

Le marquis de Nelmur à la comtesse Charles.

Paris, 20 mars.

Madame,

Le voilà ce manuscrit qui contient ma déplorable histoire ! J'ai eu le courage de l'écrire afin que du moins on connût, après moi, où peuvent entraîner l'imprudence et la présomption. Je vous supplie, madame, de communiquer cet écrit à mademoiselle de Melrose, et vous pouvez même le confier à toutes les personnes auxquelles vous savez que je veux révéler mon fatal secret.

Agréez, madame, avec votre bonté accoutumée, l'hommage de mon profond respect, etc.

HISTOIRE DE NELMUR.

On plaint avec raison le malheur d'une personne innocente flétrie aux yeux du public par la haine et la calomnie; il reste néanmoins dans cette situation douloureuse les plus puissantes consolations : celles que peuvent donner une bonne conscience et l'espoir de la protection divine ! O toi, que la noire envie noircit et persécute, toi qu'on méprise et qu'on abhorre injustement, viens te réfugier dans mon sein ! viens, je te ferai connaître des maux mille fois plus amers que les tiens !... Oui, le plus grand des tourmens, pour une âme généreuse, est celui de gémir sous le poids d'une estime usurpée, et de ne pouvoir rejeter des louanges qui ne sont fondées que sur des erreurs. Voilà le supplice que j'éprouve depuis plus de huit mois. Je vais tracer

le détail de mes fautes, de mon crime et de mes souffrances, ce sera une sorte d'expiation : puisse-t-elle adoucir l'horreur de mes remords !...

J'ai passé ma première enfance au collége, et mon premier ami fut l'infortuné Saint-Cernin !... Nos caractères étoient différens, mais nos cœurs se ressembloient. Il étoit foible et léger; j'avois de la suite dans les idées et dans mes sentimens : je m'en enorgueillissois; je me croyois une grande fermeté : j'ai appris depuis que cette qualité, ainsi que beaucoup d'autres, a besoin de mûrir, et que sans le temps et l'expérience, elle ne sauroit être solide. Rentré dans la maison paternelle, y trouvai tout ce qui peut former le cœur et l'esprit d'un jeune homme : de bons exemples, et un mentor affectionné, vigilant et parfait. L'abbé d'Erlac est si vertueux, il a tant de patience, de douceur et de bonté, qu'il semble que la seule nature lui ait donné toutes ces qualités, et que l'édu-

cation et la réflexion n'aient aucune part à une perfection qui paroît être si naturelle. Quand il se dévoue pour les autres, il satisfait son cœur ; ses penchans sont tellement d'accord avec ses lumières et ses principes, qu'il est impossible qu'il puisse s'enorgueillir de ne pas s'écarter d'une route où tout se réunit pour le fixer. L'indulgence n'est en lui que la sensibilité la plus touchante ; il ne s'indigne point, il pleure : les coupables ne sont pour lui que des infortunés. Je vis dans son âme une tranquillité si pure, un calme si doux, que je connus bientôt que la vertu seule peut assurer un bonheur durable, et que sans elle tout est inconséquence, désordre, inquiétude et confusion. Ma famille étoit étroitement liée avec celle de Saint-Cernin, ainsi mon intimité avec leur fils unique continua et s'affermit. Saint-Cernin, depuis notre enfance, me parloit de sa sœur ; je nourrissois depuis long-temps le désir de la voir, et je fus charmé d'apprendre

que nos parens nous destinoient l'un à l'autre. J'avois dix-huit ans lorsque je la vis pour la première fois, et elle fit sur mon cœur une impression qui devoit en devenir le sentiment dominant. L'entrée de Saint-Cernin dans le monde fut orageuse ; je croyois avoir sur lui un ascendant suprême ; et j'ai malheureusement trop long-temps conservé cette erreur ! L'abbé d'Erlac et moi, nous lui faisions de sérieuses représentations sur sa conduite ; il les écoutoit avec douceur et conviction ; il nous promettoit de renoncer à un genre de vie condamnable : il étoit de bonne foi ; mais, entraîné par sa légèreté et par de mauvaises liaisons, il retomboit promptement dans de nouveaux déréglemens. L'abbé d'Erlac voyoit avec une sorte de peine mon intimité avec un jeune homme sur lequel on pouvoit si peu compter. Hélas ! c'étoit un pressentiment !... Mais Saint-Cernin revenoit toujours à moi ; il me demandoit des conseils, j'étois flatté de

pouvoir, à mon âge, jouer le rôle d'un mentor; pour conserver mon disciple, j'avois souvent beaucoup trop d'indulgence, du moins j'en montrois infiniment trop. L'esprit et la grâce de Saint-Cernin me séduisoient : il en résulta que mes leçons devinrent chaque jour moins sévères, et que je pris insensiblement beaucoup plus de crainte de lui déplaire et de lui paroître pédant, qu'il n'en avoit de me scandaliser. Mon sage instituteur suspendit pour quelques années le danger de cette amitié.

La mort de ma mère me causa une telle douleur, que l'abbé saisit ce moment pour engager mon père à me laisser voyager; nous allâmes en Italie, en Espagne; pendant ces voyages j'eus le malheur de perdre mon père. J'avois grand besoin de consolation, j'en trouvai de bien touchantes en arrivant à Paris : je revis Saint-Cernin, il me conduisit chez ses parens qui me reçurent à bras ouverts; et surtout madame de

Saint-Cernin qui m'a toujours montré une affection véritablement maternelle. Elle venoit de retirer du couvent la jeune Anastasie sa fille, qui fit sur moi l'effet de l'apparition d'un ange ! Madame de Saint-Cernin voulant nous donner le temps de nous bien connoître, ne déclara point positivement le projet d'alliance formé depuis si long-temps par nos familles, mais elle me le laissoit deviner de mille manières ; elle autorisa mes assiduités, et Saint-Cernin me parloit sans cesse du bonheur qui m'étoit réservé ; j'en sentois tout le prix : j'aimois pour la première fois, et, pour ainsi dire, depuis mon enfance, et je m'attachai à mademoiselle de Saint-Cernin comme au seul objet qui eût occupé mon imagination et touché mon cœur, et avec tout l'abandon de la sécurité et du sentiment le plus pur. Je passois là toutes mes journées : que j'étois heureux alors ! Satisfait de moi-même, jouissant avec délice du temps présent, pouvant me rappeler le

passé sans remords et sans repentir; n'envisageant dans l'avenir qu'une félicité sans nuages et sans inquiétude!... Mademoiselle de Saint-Cernin, charmante à tous les yeux, étoit incomparable aux miens. J'entrevoyois pourtant, à l'aide des observations de l'abbé d'Erlac, qu'elle avoit dans le caractère quelques-uns des défauts de son frère. Elle étoit irréfléchie, et l'on sentoit que son extrême vivacité pouvoit facilement dégénérer en violence, mais je ne l'en aimois pas moins. J'avois pris le goût de former des disciples : c'est une création qui flatte également la raison et l'amour-propre, alors même que le maître est dirigé par les meilleurs principes; je me flattois toujours que mes soins, mes conseils et mon amitié finiroient par convertir Saint-Cernin, et je pensois que l'autorité conjugale, tempérée par l'amour le plus tendre et le plus légitime, me donneroit sur sa sœur des droits beaucoup plus puissans et plus efficaces.

Pour mon malheur, Saint-Cernin prit tout à coup la fantaisie la plus vive d'aller passer six semaines ou deux mois en Angleterre, mais il m'en cacha soigneusement le véritable motif; j'avois promis formellement à l'abbé d'Erlac d'aller le voir à cette époque, et j'en avois réellement le projet. Séparé de lui depuis quelques mois, je sentois, malgré le charme qui me retenoit à Paris, que j'avois besoin, avant de former des nœuds éternels, de m'entretenir avec lui de ma situation future, et de reprendre, sous ses yeux, des occupations que j'avois négligées depuis notre séparation. Les parens de Saint-Cernin étoient fort effrayés de l'idée que leur fils iroit seul à Londres, et qu'il y trouveroit trois ou quatre jeunes gens de sa connoissance qui menoient un genre de vie très-licencieux. Saint-Cernin, l'idole de sa famille, avoit toujours été traité par elle en enfant gâté : ses parens ne savoient pas résister à ses volontés, ainsi ils finirent

par consentir à ce voyage qu'ils craignoient tant, et il fut décidé que Saint-Cernin partiroit sous huit ou dix jours. Ce fut alors que madame de Saint-Cernin eut subitement l'idée de me faire voyager avec lui. Je résistai d'abord, je refusai même positivement, en disant qu'il m'étoit impossible de rompre l'engagement que j'avois pris avec l'abbé d'Erlac; mais Anastasie s'unit à sa mère pour me faire changer de résolution; elles employèrent l'une et l'autre tant de séduction et de flatteries, elles touchèrent tellement mon cœur en exaltant en même temps ma vanité, que j'eus la foiblesse de céder, et la présomption de répondre à la mère et à la fille de la conduite de Saint-Cernin; leur reconnoissance, qui alla jusqu'aux transports, acheva de m'enivrer et de me persuader que ma seule présence suffiroit pour contenir Saint-Cernin et pour le préserver de tous les dangers qu'on redoutoit pour lui. Quand j'annonçai à Saint-Cernin

que j'irois avec lui en Angleterre, je m'aperçus que cette preuve de mon amitié ne lui étoit pas fort agréable. Cependant il réprima promptement ce premier mouvement; il me parla de ce voyage et de la *surveillance*, dont il supposoit avec raison que j'étois chargé, avec sa grâce et sa gaieté ordinaires, et nous partîmes ensemble de fort bonne intelligence. Depuis quelque temps il commençoit à dissimuler avec moi, et, quoiqu'il n'eût naturellement aucune fausseté dans le caractère, le nouveau sentiment qui l'occupoit et les liaisons qu'il retrouva à Londres me firent perdre presque entièrement sa confiance.

Pendant les trois premières semaines de notre séjour à Londres, il ne parut occupé que du désir de voir les monumens publics. De temps en temps, il m'échappoit et passoit des journées entières loin de moi; il me rendoit alors un compte fort peu fidèle de ce qu'il avoit fait. Il me fit enfin une demi-con-

fidence : il m'avoua qu'il étoit éperdument amoureux d'une jeune veuve, riche, belle et remplie de talens; il ajouta qu'elle avoit toujours eu la meilleure conduite, qu'il croyoit être aimé et qu'il avoit le dessein de l'épouser. J'avois eu pour lui une autre idée d'établissement dont il avoit paru charmé; mais je ne pouvois rien opposer à ce nouvel attachement, qui, d'après ce qu'il me disoit, n'offroit rien que d'avantageux. Cependant je pris des informations sur lady Sarah M***, l'objet de cet amour si subit et si violent; et l'on me dit que lady Sarah, en effet très-séduisante, avoit eu plusieurs aventures d'éclat; qu'elle avoit une fort mauvaise tête, et une fortune surchargée de dettes. Je fis à ce sujet de sages représentations à Saint-Cernin, qui me soutint qu'on m'avoit trompé, que lady Sarah, comme toutes les personnes supérieures, étoit en butte à tous les traits de l'envie et de la calomnie; mais qu'il avoit la certitude qu'elle

étoit irréprochable à tous égards. Il fit cette justification avec tant de feu, que je la crus véritable; néanmoins je pris de nouveaux renseignemens qui confirmèrent les premiers; je renouvelai mes représentations qui n'eurent aucun succès; alors je commençai à m'inquiéter de ma responsabilité, et d'autant plus, que j'appris avec certitude que Saint-Cernin, entraîné dans des sociétés dangereuses, jouoit très-gros jeu. Il ne vint plus que très-rarement chez les personnes pour lesquelles nous avions des lettres de recommandation. Je lui proposai de voyager dans l'intérieur des provinces : il me répondit franchement qu'une passion invincible le retenoit à Londres. Nous eûmes à ce sujet une scène assez vive; il me bouda, c'est-à-dire, que pendant plusieurs jours il cessa de me voir. Enfin il revint à moi et il me montra tant d'amitié, il vanta tellement mon indulgence, qu'il me rendit pour lui plus foible que jamais. Je recevois sans cesse

des nouvelles de sa mère qui m'écrivoit les lettres les plus tendres et les plus touchantes, dans lesquelles elle m'appeloit toujours son second fils : je sentois tout le prix de ce titre si doux, qui m'en promettoit un plus cher encore. Ces preuves si honorables de confiance exaltoient mon zèle ; mais mon empire sur Saint-Cernin diminuoit tous les jours ; en même temps il étoit si aimable pour moi, il me cachoit avec tant d'adresse ses fautes les plus graves, que je m'abusois infiniment à cet égard.

Un jour que je lui parlois avec force sur lady Sarah, il me conjura de la voir et de la juger par moi-même : je me récriai sur cette proposition, en disant que rien au monde ne me feroit aller chez elle. Je ne l'exige pas répondit Saint-Cernin, mais je te demande avec instance de passer une soirée avec elle. Alors il me dit qu'il avoit loué une jolie maison de campagne dans un de ces villages qui forment autour de Londres des

espèces de faubourgs : il ajouta qu'il inviteroit lady Sarah, sa demoiselle de compagnie, et seulement deux ou trois autres personnes à venir y souper ; que là je la verrois et qu'ensuite mon opinion sur elle auroit un véritable poids. Cette dernière réflexion me séduisit d'autant plus, que Saint-Cernin ne manqua pas d'ajouter que lady Sarah, sachant que je ne lui donnois que d'excellens conseils, désiroit passionnément me connoître, et qu'elle ne se rendroit à l'invitation du souper que pour me rencontrer. Cependant je résistai assez longtemps; mais enfin je cédai!..... Je me dis intérieurement, pour justifier à mes propres yeux cette inexcusable condescendance, que j'allois acquérir le droit de parler avec plus de force à Saint-Cernin après lui avoir montré une telle complaisance ; que d'ailleurs ayant vu cette femme qui devoit manquer de naturel et de décence, je pourrois plus facilement le refroidir pour elle. C'est

ainsi que l'insidieux génie de la présomption me poussoit à ma perte!.... Saint-Cernin, dans l'intention de ne pas me laisser le temps de me dédire, arrangea tout précipitamment pour que le souper eût lieu le soir même, et nous partîmes ensemble de bonne heure pour nous y rendre. Durant le trajet je le grondai d'avoir loué à mon insu cette petite maison. Cette leçon le fit sourire; elle étoit en effet très-déplacée, puisque j'y allois avec lui. Arrivés dans sa maison, nous y trouvâmes, au lieu de deux ou trois jeunes gens, cinq ou six Anglois dont l'aspect me déplut. On causa un peu, ensuite on joua au wisk : je ne m'engageai point dans cette partie. Au bout d'une heure, lady Sarah, accompagnée d'une autre femme, arriva. Je fus très-frappé de sa beauté et surtout de la modestie de son maintien, et de la douceur de sa physionomie, dont tous les mouvemens et tous les traits exprimoient la candeur. Elle m'adressa quelques pa-

roles obligeantes, mais sans aucune affectation : elle ne joua point; je m'assis près d'elle; nous causâmes, et je fus malgré moi charmé de sa grâce et de son esprit.

On annonça le souper : lady Sarah me fit mettre à table à côté d'elle; Saint-Cernin se plaça vis-à-vis de nous; quelques personnes étoient survenues, nous étions quatorze. Pendant le souper, lady Sarah s'anima, et progressivement elle ne fut bientôt occupée que de moi. Saint-Cernin d'abord sourit de cette espèce de coquetterie; ensuite il trouva qu'elle se prolongeoit trop, et il finit par en prendre de l'humeur. Lady Sarah, sans remarquer son mécontentement et même sans le regarder, continua un manége qui ne faisoit que trop d'impression sur moi. Je conservai ma tête jusqu'à la moitié du souper, et je pensai que je pourrois tirer un grand parti contre lady Sarah de ses agaceries et du dépit de Saint-Cernin. Néanmoins ces agaceries

m'amusoient, et je trouvois lady Sarah charmante. Je profanois déjà le rôle de mentor.... On avoit fait d'avance le projet de m'enivrer : on y réussit par un étrange mélange de vins capiteux, et parce que je n'avois jamais fait l'apparence d'un excès en ce genre. Je n'osois refuser les verres de vin que mon voisin m'offroit sans cesse ; j'avois peur de paroître pédant ; j'ai toujours eu la foiblesse d'éprouver cette crainte, avec ceux même qui n'appliquent le mot pédanterie qu'à la sagesse. Cependant je m'arrêtai, lorsque je sentis que le vin me portoit à la tête : il n'étoit plus temps. Je n'étois pas complétement ivre, mais je l'étois assez pour n'avoir pas le libre usage de ma raison. Tous les hommes en sortant de table, et surtout Saint-Cernin, étoient dans le même état. Après le souper on se mit à jouer au trente et quarante ; lady Sarah me dit en souriant, qu'elle savoit que je n'avois jamais joué aux jeux de hasard, qu'elle vouloit me

faire faire quelque chose d'extraordinaire ; elle m'invita à m'asseoir auprès d'elle : j'obéis en me promettant de ne jouer qu'un très-petit jeu. Saint-Cernin, échauffé par le vin, et dominé par une jalousie toujours croissante, me lança un regard furieux, qui, dans la folle position où j'étois ne fit qu'exciter ma gaieté. Il adressa plusieurs paroles piquantes à lady Sarah, qui n'eut pas l'air de les entendre ; ce dédain acheva de porter au comble sa colère intérieure. Il s'acharna à jouer contre moi : je gagnai, il doubla, tripla son jeu, je tins tout. Gagnant toujours je désirois le racquitter, mais en vain ; la fortune, pour mon malheur, s'obstinoit à m'être favorable sur ce point, ainsi qu'à un Anglois nommé Beamer. A minuit, lady Sarah nous quitta ; en se levant de la table de jeu, elle me dit à voix basse qu'elle espéroit que j'irois la voir à Londres. Saint-Cernin l'entendit : je répondis par une inclination de tête qui étoit un consen-

tement. Après son départ on se remit au jeu. Je continuai toujours avec l'intention de donner à Saint-Cernin, avec sa revanche, une forte leçon sur le jeu; mais je ne perdis pas un seul coup; je lui gagnai trois milles guinées; il en perdit à peu près autant contre Beamer. Enfin, voulant à toute force me délivrer de ce gain odieux, je jouai le tout d'un seul coup, avec l'intention visible de perdre, et en effet je le racquittai. Ce procédé, qu'il regarda comme un outrage, mit le comble à sa fureur; mais craignant qu'on ne s'interposât entre nous, et certain que je ne pouvois lui échapper, il se contint et ne me dit rien. Il jeta les cartes sur la table, et se tournant vers Beamer, il lui adressa quelques mots insultans. On se leva, le jeu finit, chacun s'en alla de son côté, et je restai seul dans le salon, tête à tête avec Saint-Cernin : il étoit trois heures du matin!.... Alors Saint-Cernin donnant un libre cours à la colère qu'il avoit jusqu'alors concentrée, s'avança

vers moi et me dit, avec volubilité, un torrent d'injures; ce qui me causa d'autant plus d'émotion, que je l'avois toujours vu jusqu'à ce moment, aussi rempli de déférence pour moi, qu'il auroit pu l'être pour un homme respectable d'un âge mûr.....

J'étois loin d'avoir toute ma raison : à mesure qu'il parloit, ma tête s'échauffoit; le sang s'y portoit violemment; cependant je balbutiai quelques mots dans l'intention vague de le calmer; mais il m'interrompit avec fureur, et levant le bras avec l'air le plus menaçant, vous êtes, s'écria-t-il, un fourbe, un hypocrite, un scélérat, et un poltron! En proférant cette horrible invective, il me fit le dernier des outrages!.. Je reçus un soufflet donné par une démence forcenée!.. Je perdis tout-à-fait la tête; j'oubliai tout, excepté ce faux point d'honneur, ce fantôme homicide qui demandoit du sang! Je saisis mon épée, Saint-Cernin prit la sienne, nous descen-

dîmes impétueusement dans le jardin, et là au fond d'une allée et aux premiers rayons de l'aurore à peine naissante; nous nous précipitâmes l'un sur l'autre!.. Saint-Cernin s'enferra dans mon épée; et blessé d'un coup mortel, il tomba aussitôt sur le sable et baigné dans son sang. Le mien, à cette vue, se glaça dans mes veines; mon ivresse se dissipa; le ciel, pour premier châtiment, me rendit ma raison toute entière, afin de me faire sentir sans rémission et sans délai, toute l'horreur de mon crime et de ma situation!.... Une lumière rapide et terrible me fit voir à la fois le bouleversement effroyable de mes sentimens, de mes principes, de mes espérances et de ma destinée. Il me sembla que je venois de me dévouer à l'enfer, et que je n'avois plus rien à attendre de la miséricorde divine. Je restai quelques minutes immobile dans un affreux état de stupeur, dont je ne fus tiré que par un sourd gémissement de ma victime. Il

vit! m'écriai-je avec un transport inexprimable. En disant ces paroles, je le pris dans mes bras et je me hâtai de le porter à la maison. Durant le trajet il reprit sa connoissance, et la révolution qui s'étoit faite en moi s'opérant en lui, il n'hésita point à se condamner lui-même, et dans les termes les plus touchans. Je sens, dit-il, que je me meurs, mais j'ai mérité mon sort; je suis le seul coupable; je te demande au nom du ciel, que ce funeste événement reste à jamais ignoré. Si cette horrible aventure étoit connue, ma mère, et ma sœur, mourroient désespérées, et mon père maudiroit ma mémoire. Pour cacher mon détestable emportement, tu dois cacher ta juste vengeance; me le promets-tu?... J'espérois lui sauver la vie, je promis tout. Je le portai dans sa chambre où je le posai sur son lit. Ses gens qui étoient accourus, crurent fort naturellement que, l'ayant trouvé blessé dans le parc, je l'avois secouru. Je le quittai pré-

cipitamment pour aller chercher des secours à Londres : j'en ramenai un médecin et un chirurgien ; on examina sur-le-champ sa plaie. Eh ! quel fut l'excès de ma douleur lorsqu'on me déclara qu'elle étoit mortelle !... J'envoyai chercher un prêtre catholique, et, baigné de larmes, je conjurai à genoux l'infortuné Saint-Cernin de recevoir les consolations de la religion. Il y consentit en me demandant de lui renouveler la promesse de garder un absolu silence sur cette désastreuse affaire ; et surtout de m'engager par un serment solennel à ne jamais dévoiler à sa famille cet horrible mystère. Un refus l'auroit mis au désespoir ; j'acquiesçai à tout ce qu'il voulut, à condition néanmoins, que je révélerois ce terrible secret au seul abbé d'Erlac, et que d'ailleurs je ne le confierois à tout autre que dans le cas où il se trouveroit dans la suite de ma vie une circonstance qui rendît cette confidence moralement utile, pourvu, cependant, que le confident fût

entièrement étranger à la famille de Saint-Cernin. Le malheureux malade vécut encore deux jours, et reçut tous ses sacremens avec la plus touchante ferveur. Pendant ce temps j'étois prosterné au pied de son lit, dans un état d'angoisse, de souffrance, et de remords dont rien ne peut donner l'idée! Une demi-heure avant son agonie, il demanda à se trouver seul tête à tête avec moi. Lorsqu'on fut sorti de sa chambre, sèche tes pleurs, me dit-il; je vais te donner une consolation : j'ai fait à Londres pour cent mille francs de dettes, je demande à ton amitié d'en payer quatre-vingts à l'insu de mon père, qui, sans m'accuser de folie, acquittera le reste. Ainsi je te confie ma mémoire ; pardonne-toi ma mort et reçois mes derniers embrassemens!.. A ces mots, éperdu, hors de moi, je me jetai dans les bras ouverts qu'il me tendoit; mon cœur acheva de se déchirer en me trouvant pressé avec la plus tendre affection sur le sein que j'avois percé

d'un coup mortel ! Je ne sais ce que je devins ; ma tête s'égara : je ne me rappelle ce moment d'une désolation et d'une horreur inexprimables, que comme un songe affreux, qui n'a laissé que le souvenir des plus douloureuses sensations !... On vint m'arracher de ses bras ; il n'existoit plus !.. L'annonce de sa mort me replongea dans l'état de stupeur où j'avois été en le voyant tomber sous mes coups..... Je ne pouvois que me répéter intérieurement : Je suis homicide ! je suis le meurtrier de mon ami ! j'ai tué le frère d'Anastasie ! Le saisissement suspendoit mes larmes ; un épouvantable étonnement de mon action et de mon sort m'interdisoit la plainte et toute espèce de gémissement ; j'avois une telle horreur de moi-même, que je n'aurois pu sans frissonner, entendre le son de ma propre voix..... Tout à coup un foible rayon d'espoir m'entraîna dans la chambre de l'infortuné : je me rappelois que les apparences de la mort ont quelque-

fois été trompeuses.... Hélas! mon malheur n'étoit que trop certain!... Je vis en frémissant le lit funèbre entouré de cierges! et le vénérable prêtre récitant les prières qui implorent la céleste miséricorde. L'idée que l'église permet de l'espérer pour le duelliste, ranima mes sentimens religieux; je tombai à genoux à côté du prêtre. Priez aussi pour moi, lui dis-je.... l'égarement qui se peignoit sur tous mes traits le frappa; nous étions seuls; il m'interrogea doucement. Je lui demandai de m'entendre sous le sceau de la confession; il y consentit. Alors, devant le corps inanimé du triste objet de ma fureur, le visage penché sur ses pieds glacés que j'inondois de pleurs; je révélai mon crime au ministre de l'éternel, qui frémit en m'écoutant! Quand j'eus achevé ce déplorable récit, je me jetai dans les bras du prêtre, en m'écriant : O mon père! sauvez-moi de l'horreur de mes remords!... Non, mon fils, répondit-il, gardez-les toujours pour

expier votre homicide, et pour sanctifier le reste de vos jours.

Ah! sans doute je les porterai dans la tombe, ces remords vengeurs que toutes les réflexions que j'ai faites depuis ne peuvent qu'aggraver !... Au comble de la douleur, je fus obligé d'en prolonger le dernier excès, et sans qu'il me fût possible de m'en dispenser. Nul autre que moi ne pouvoit ordonner et conduire la pompe funèbre..... Ainsi j'escortai le cercueil où j'avois plongé ma victime, je le vis mettre dans la fosse creusée par mon bras homicide!.... Un grand nombre d'Anglais, amis de l'infortuné, suivoient le convoi; ma pâleur, mon saisissement, l'horrible abattement qui ne me permettoit pas de marcher sans le secours de deux domestiques, toutes ces marques d'une affliction sans mesure, fixoient sur moi tous les yeux; et quand je ne méritois d'exciter que la terreur et l'indignation, j'inspirois le plus profond attendrissement!.....

L'on croyoit universellement à Londres que le malheureux Saint-Cernin s'étoit battu contre Beamer, cet Anglois dont j'ai déjà parlé. Voici sur quoi cette opinion étoit fondée : Beamer étoit un duelliste fameux et il en tiroit gloire. Il étoit resté le dernier après le jeu, le jour du fatal événement ; on avoit entendu des paroles piquantes entre lui et Saint-Cernin ; enfin, il étoit parti dans la nuit même, et l'on savoit qu'il avoit quitté l'Angleterre et qu'il s'étoit embarqué pour l'Amérique. On ne douta point que cette fuite n'eût eu lieu que pour se soustraire à la rigueur des lois contre le duel. On a su peu de temps après qu'il avoit péri dans la traversée. Il ne laissoit point d'enfans ; il n'avoit jamais été marié, ainsi la croyance où l'on étoit ne pouvoit avoir d'inconvénient nuisible après lui ; néanmoins je n'ai jamais confirmé cette opinion par mon témoignage. Je déclarai dès les premiers momens que j'avois donné ma parole de garder un

profond silence sur cet événement déplorable et que je ne répondrois à aucune espèce de question.

Après ces funérailles, où je souffris toutes les tortures de la plus horrible agonie, je quittai cette odieuse maison de campagne; j'allai à Londres, et là, je subis les premiers supplices de ma fausse réputation : on ne s'entretenoit dans la ville que de ma douleur et de mes regrets. En parlant de moi, on ne me désignoit que sous le titre de *héros de l'amitié!* Tout le monde vouloit me voir; les femmes surtout se passionnoient pour moi; lady Sarah m'écrivit plusieurs billets : je lus le premier avec horreur, je brûlai tous les autres sans les décacheter; je ne répondis à aucun : je me refusai d'ailleurs à toute espèce de visites; j'étois uniquement occupé d'affaires ou renfermé seul dans ma chambre. Oh! que la solitude est affreuse avec le remords!... Entièrement livré à moi-même, sans distraction et sans consola-

tions, j'ai souffert dans cette chambre de telles angoises que je ne me les retracerai jamais sans frissonner !... J'y éprouvois une si violente agitation, que je ne pouvois y rester assis. Je m'y promenois à grands pas, mais j'y voyois partout le lit de mort et le cercueil du malheureux Saint-Cernin. Je le voyois privé de la vie dans la fleur de sa jeunesse; je le voyois au pied du tribunal suprême, rendant compte de ses égaremens, et puni peut-être de tant d'erreurs, parce qu'une main barbare avoit tranché le fil de ses jours avant qu'il eût pu les expier dans l'âge mûr !... Cette pensée me bouleversoit : alors j'invoquois pour lui et pour moi la miséricorde divine; j'offrois à la justice vengeresse les tourmens que sa mort m'avoit laissés, et je versois des torrens de pleurs.... Si quelquefois, pour m'arracher à ce spectacle, je tournois mes regards épouvantés vers Paris, mon imagination y découvroit des tableaux

aussi déchirans, et qui devoient devenir bientôt de funestes réalités !...

Je payai à Londres la plus grande partie des dettes de Saint-Cernin. Malgré toutes mes précautions pour assurer le secret de cette action elle a été sue malgré moi par l'indiscrétion des créanciers qui l'ont divulguée ; mais je refusai tout remboursement de sa famille, qui même n'a jamais pu obtenir de moi l'aveu qu'elle me demandoit; elle n'en est pas moins restée convaincue de la vérité du fait. Quand j'eus terminé toutes ces affaires, je m'embarquai pour retourner sur le continent. Je fondis en pleurs en apercevant les côtes de France. J'avais quitté ces rivages chéris, avec toutes les espérances de la présomption, mais avec l'innocence, et je revenois déçu, humilié, coupable !.... Je revoyois sans joie ma patrie ; je ne pouvois plus y retrouver la paix et le bonheur !... J'allai chercher un refuge dans le sein de l'amitié ; je me rendis chez l'abbé d'Erlac,

non, avec cette satisfaction si pure que j'éprouvois jadis en allant le rejoindre, mais avec toute la confusion d'un criminel sans excuse. En effet, plus j'y avois pensé et plus j'avois trouvé ma conduite impardonnable. Ma première faute fut d'aller en Angleterre et de préférer les suggestions de l'amour-propre aux conseils éclairés de mon respectable ami. Une première fausse démarche en entraîne toujours beaucoup d'autres plus condamnables : mon second tort fut d'aller à cette maison de campagne, sachant que je m'y trouverois en mauvaise compagnie ; l'ivresse qui m'ôta la raison fut une suite naturelle de cette imprudence intolérable. Si j'eusse conservé ma tête j'aurois d'autant plus facilement excusé un outrage que la religion m'ordonnoit de pardonner, qu'il fut reçu sans témoins ; d'ailleurs, dans cette occasion, l'humanité, l'amitié, l'amour, auroient dû suffire pour m'élever au-dessus d'un exécrable préjugé.

Je portai aux pieds de l'abbé d'Erlac ces réflexions et ces regrets superflus. Que notre première entrevue fut douloureuse ! Après avoir entendu mes funestes aveux, il resta pétrifié ; il étoit hors d'état de m'offrir des consolations ; il auroit appris avec fermeté le bouleversement entier de ma fortune, il n'eut point de courage pour supporter mon crime !... Cependant, après ce premier moment d'une surprise et d'une affliction si déchirantes, il reprit toute la force de son caractère. Il me dit que je devois en effet cacher à jamais cet affreux mystère ; qu'il falloit renoncer à mademoiselle de Saint-Cernin, puisqu'il étoit impossible que la main du meurtrier de son frère pût s'unir à la sienne, d'autant mieux que cet horrible événement rendoit cette jeune personne l'unique héritière d'une fortune immense ; il ajouta, que ce sacrifice commenceroit une expiation qui ne pouvoit être consommée que par de nouvelles vertus et par

l'austérité de la vie la plus pure et la plus religieuse.

Je croyois avoir épuisé toutes les souffrances par la perte de mes espérances les plus chères, et par le tourment de rougir aux yeux du guide révéré de ma jeunesse. Mais hélas! des douleurs plus cruelles encore m'étoient réservées!.... Je reçus plusieurs lettres de Paris qui m'invitoient, dans les termes les plus touchans, de la part de madame de Saint-Cernin, de retourner promptement à Paris; parce que, me disoit-on, la seule consolation qu'elle pût recevoir, étoit de me revoir et de me remercier de tout ce que j'avois fait pour son malheureux fils. On peut juger de l'impression que produisoient sur moi de telles expressions!.... J'eus à cette époque une maladie sérieuse qui me dispensa naturellement de répondre et d'aller à Paris, dans ces premiers momens; au milieu du délire d'une fièvre ardente, je retrouvai mon crime et mes remords; j'avois tou-

jours devant les yeux le spectre ménaçant de mon infortunée victime !... J'avois perdu la raison, mais la conscience épouvantée me parloit toujours pour mon supplice.

Ma santé ne fut à peu près rétablie qu'au bout de trois mois. Des affaires importantes me rappeloient à Paris, il fallut y retourner. L'idée de revoir la famille de Saint-Cernin me faisoit horreur; il étoit pourtant impossible de s'en dispenser. A peine fus-je arrivé que je reçus plusieurs messages de madame de Saint-Cernin, qui me conjuroit toujours de l'aller voir; enfin, l'évêque de ***, son frère, vint un matin, inopinément, chez moi, au moment où j'allois sortir, en m'annonçant qu'il venoit me chercher de sa part. J'inventai vainement des prétextes pour retarder encore cette redoutable entrevue; l'évêque insista fortement, je fus obligé d'obéir. J'étois si troublé, mon émotion étoit si violente, que je ne pouvois me représenter que

confusément la scène terrible dont j'allois être l'objet principal ; mais le vague de mes idées ajoutoit peut-être encore, s'il est possible, à l'horrible embarras de ma situation. Cette matinée entière fut pour moi d'une amertume que chaque instant sembloit accroître. Mon cœur se brisa en apercevant la porte de l'hôtel où j'avois passé de si délicieuses soirées, et en voyant s'ébranler les deux battans de cette grande porte, que je n'avois jamais vu s'ouvrir sans éprouver les doux mouvemens de la joie la plus vive et la plus pure !.... En entrant dans la cour de cette maison, que j'avois rempli de deuil et de désolation, je frissonnai d'une manière si marquée, que le bon évêque en fut attendri : excellent jeune homme, me dit-il, en me serrant la main, cette sensibilité vous honore, mais tâchez de la réprimer ; songez qu'elle exalteroit encore l'affliction d'une mère désolée. Chacune de ces paroles me perçoit l'âme !... Mais que devins-je, grand Dieu !

lorsque parvenu à l'appartement de madame de Saint-Cerniu, je la vis, ainsi que sa fille, se lever, accourir à ma rencontre, et s'élancer dans mes bras! J'aurois voulu, dans cet instant, m'enfoncer et me cacher dans les entrailles de la terre! L'effusion de leur amitié, et les transports d'une reconnoissance si cruellement usurpée, ces tendres caresses prodiguées au meurtrier de leur fils et de leur frère, me rendoient un monstre à mes propres yeux! Combien j'eusse préféré à leurs louanges et à leurs démonstrations de tendresse, leurs reproches et leurs imprécations! Oui, dans ce moment, j'aurois trouvé une sorte de consolation à me dénoncer moi-même, à sortir de cet abîme d'hypocrisie abhorrée autant qu'involontaire où me plongeoit le sort le plus affreux et le plus bizarre!... Je n'osois lever les yeux sur Anastasie, dont la ressemblance si frappante avec son frère me faisoit frémir!... Ma pâleur et mon tremblement convulsif accrurent

encore leur espèce d'enthousiasme pour moi ; elles me firent asseoir entr'elles deux. O mon cher Nelmur ! me dit madame de Saint-Cernin, je sais tout ce que nous vous devons ! Je sais avec quel zèle et quelle héroïque amitié vous avez secouru mon malheureux fils ; je sais que vos soins ont prolongé de quelques jours son existence, et qu'il a dû à vos vertueuses exhortations le bonheur d'une mort religieuse ; enfin, je n'ignore pas que votre raison supérieure n'a rien négligé de ce qui pouvoit prévenir les égaremens dont ce duel funeste a été la suite, et que vous avez acquitté les dettes qui en furent la cause.... J'interrompis mille fois ce discours pour m'écrier que j'étois indigne de ses éloges et même de son estime, puisque je me regardois comme responsable de tout ce qui étoit arrivé ; mais elle ne voyoit dans ces réponses qu'une délicatesse outrée et qu'un motif de plus de louer ma conduite et mes sentimens. Ne pouvant plus sup-

porter l'opprobre de son admiration, je me levai, je me précipitai vers la porte de sa chambre, et je sortis impétueusement. Ce fut en vain que la douce voix d'Anastasie me rappela; cette voix si chère, en m'exprimant le plus tendre attachement, ne pouvoit plus que m'épouvanter. Rentré dans ma maison, et seul avec moi-même, j'éprouvai de nouveaux supplices. Celui que poursuit la calomnie trouve un refuge au sein de la religion; du moins, dans une profonde solitude, il peut être heureux, il y porte une conscience irréprochable. Absous par le juge suprême, il jouit délicieusement de son innocence; il sait que le prix en sera doublé, parce que les hommes la méconnoissent. Mais moi, condamné à jouer tacitement le rôle méprisable d'un hypocrite, ne pouvant plus recevoir que des louanges ignominieuses dont chaque mot me rappeloit des fautes, des imprudences et un crime irréparable, la réputation et la gloire humai-

nes n'étoient plus pour moi que des mensonges humilians, et un fantôme imposteur! Quelle situation pour une âme sensible et généreuse! Cependant, plus j'y réfléchissois, plus je sentois l'impossibilité de dévoiler la vérité : j'avois fait à un mourant (et au nom de la religion) le serment de la taire, du moins à sa famille, et par conséquent au monde en général. Il est certain qu'une franche révélation auroit noirci la mémoire de Saint-Cernin, surtout aux yeux de son père qui, ayant tous les préjugés d'un vieux militaire, n'auroit trouvé de coupable que l'agresseur, et qui auroit pensé que je n'avois fait que mon devoir en me vengeant du dernier des outrages; et tel eût été presque universellement le jugement du monde; enfin, je n'ignorois pas que l'abbé d'Erlac n'auroit pu voir s'anéantir l'admiration que j'inspirois, sans devenir le plus malheureux de tous les hommes : car nous avons toujours moins de délicatesse de con-

science pour ceux que nous aimons que pour nous-mêmes. Ces réflexions, unies à tant d'autres, m'ont soutenu dans cette pénible épreuve, et m'ont donné la force de garder le silence et de cacher mon secret. N'osant et ne pouvant me résoudre à retourner chez madame de Saint-Cernin, je restai renfermé chez moi; j'y reçus l'embarrassante visite du vieux marquis de Saint-Cernin, qui me parla comme à celui qui devoit être incessamment son gendre; mon affliction, et le dérangement de ma santé motivèrent auprès de lui mon abattement et mon silence; il me quitta en me conjurant de revenir promptement voir sa femme, qui étoit au lit, et déjà fort malade. Je n'y retournai point, mais j'envoyois soir et matin savoir de ses nouvelles; j'appris bientôt que, succombant à sa douleur, elle étoit à toute extrémité; et qu'elle me conjuroit d'aller recevoir ses derniers adieux... Juste ciel! m'écriai-je, elle sera donc ma seconde victime!... Anas-

tasie !... innocente et chère Anastasie, pourrez-vous résister à tant de maux !... et vous plongerai-je aussi dans la tombe ! Où s'arrêtera donc mon crime ? et, malgré mon repentir et ma volonté, doit-il s'étendre, se perpétuer et souiller mon triste avenir par de nouvelles catastrophes !... Ces cruelles pensées me faisoient verser des torrens de larmes ; mille projets formés par le désespoir, s'offroient successivement à mon imagination, entr'autres celui d'aller m'ensevelir à jamais dans un coin de l'univers ; mais l'arrivée imprévue de l'abbé d'Erlac fixa mes idées et mes résolutions incertaines. Ce fidèle ami, effrayé du désordre de ma dernière lettre, quitta tout pour voler sur-le-champ au secours de son malheureux disciple. Si vous voulez expier une faute énorme, dit-il, vous devez vous soumettre aux humiliations intérieures qui en sont les suites inévitables. Une femme mourante vous appelle, Il faut avoir la force de soutenir ce triste

spectacle ; il faut avoir le courage de recevoir ses bénédictions, le ciel les ratifiera en faveur de vos remords et du sacrifice que vous allez faire en renonçant à la main de celle que vous aimez. A ces mots il demanda une voiture et il me conduisit lui-même chez madame de Saint-Cernin. Nous trouvâmes cette infortunée aux derniers instans de son existence. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me tendit les bras ; j'allai me jeter à genoux au chevet de son lit ; Anastasie, en pleurs, vint s'y mettre à côté de moi. Ma fille, dit madame de Saint-Cernin, le ciel me rend un second fils dans mes derniers momens ; il sera votre consolateur en devenant votre époux : ces titres sont bien dus à l'ami si constant et au bienfaiteur de votre malheureux frère !... Oui, dit Anastasie, je vous obéirai, et ma soumission sera d'accord avec tous les sentimens de mon cœur. Comme elle prononçoit ces mots, sa mère saisit ma main tremblante qu'elle appuya sur son

cœur, en disant d'une voix éteinte : Je veux que cette bienfaisante main, qui pansa les blessures de mon fils, et qui étancha le sang répandu par son infâme meurtrier, je veux que cette main généreuse reçoive les derniers battemens de mon cœur !... A ces paroles, mes cheveux se dressèrent sur ma tête ; toutes mes forces m'abandonnèrent ; j'étois dans une espèce d'état léthargique ; je n'avois plus la faculté de parler, de me mouvoir ; mais pour mon supplice j'entendois encore !.. Foible, pâle, inanimé, je ne sentois plus mon existence que par l'excès d'une souffrance inexprimable ; il me sembloit qu'une main invisible et vengeresse, armée d'un poignard, me perçoit et me déchiroit le cœur à coups redoublés, et que ma vie s'écoulant par ces plaies horribles, s'éteignoit dans des flots de sang ! Anastasie, les yeux attachés sur sa mère à l'agonie, s'écria avec véhémence : Exécrable assassin de mon frère, tu vas donc l'être encore de ma

mère infortunée! O puisse la justice divine proportionner ton châtiment à nos douleurs! Et vous, continua-t-elle, en laissant tomber sa tête sur ma poitrine; vous, l'ami, le bienfaiteur de ma famille, soyez à jamais mon refuge et mon appui!... Je succombai à l'horreur de cette scène et à la situation bizarre et déchirante qui me rendoit à la fois l'objet des plus affreuses imprécations et des bénédictions les plus tendres des mêmes personnes; mes paupières brûlantes se fermèrent, je m'évanouis! L'abbé d'Erlac se hâta de m'emporter; je ne repris l'usage de mes sens que dans la voiture; madame de Saint-Cernin venoit de rendre le dernier soupir!...

A la suite de cette scène épouvantable, j'eus une dangereuse maladie, pendant laquelle l'abbé d'Erlac me prodigua nuit et jour les plus tendres soins. Le soir où je fus le plus mal, ma porte s'ouvrit tout à coup, et je vis paroître une figure pâle, intéressante, enveloppée

dans un long vêtement de deuil. Je tressaille, je crois voir l'ombre de Saint-Cernin! Je reconnoissois ses traits, sa physionomie, et la pâleur qu'il avoit en mourant. Éloigne-toi, m'écriai-je, ombre terrible et chérie! éloigne-toi, prends pitié de ma douleur! Je n'en pus dire davantage, la parole expira sur mes lèvres glacées. L'abbé d'Erlac se précipita vers cette figure touchante, qui m'inspiroit tant d'effroi; c'étoit Anastasie conduite par son père; l'abbé lui dit tout bas, que j'étois en délire, et il l'entraîna dans la chambre voisine. Là, il lui fit entendre que dans l'état où j'étois sa vue me tueroit; il fut convenu qu'elle ne viendroit plus, mais que des messages multipliés lui donneroient sans cesse de mes nouvelles.

Que ma convalescence fut douloureuse! Hélas j'étois dépouillé de l'heureux instinct qui nous attache à la vie, et j'avois perdu sans retour le doux sommeil de l'innocence. L'abbé d'Erlac se

chargea d'annoncer à monsieur de Saint-Cernin, que malgré mon attachement pour sa fille, rien au monde ne pourroit me décider à épouser l'héritière d'un homme que j'avois tant aimé, d'un ami si cher, que l'on avoit mis en quelque sorte sous ma garde, et qui avoit péri d'une manière si déplorable. Monsieur de Saint-Cernin crut véritablement qu'une extrême délicatesse étoit la seule cause de mon refus; l'ambition l'en consola; sa fille étoit devenue un si grand parti qu'il pouvoit prétendre à une alliance beaucoup plus brillante que la mienne.

L'amour-propre blessé, et le dépit, l'emportèrent sur le sentiment dans le cœur de mademoiselle de Saint-Cernin, ou, pour mieux dire, son attachement pour moi, se changea en haine et en ressentiment; voulant m'ôter le mérite d'un grand sacrifice, elle affecta de croire qu'une passion nouvelle étoit l'unique motif de cette rupture. C'étoit une cruelle injustice!..... Mon cœur est

changé maintenant, mais elle le possédoit alors tout entier!... Elle ne montra ni douleur, ni regret; elle accueillit d'autres propositions de mariage, et, avant même que son deuil fût fini, elle épousa le duc de ***. Ce fut une grande consolation pour moi; sa douleur et sa constance auroient mis le comble à mes peines.

L'abbé d'Erlac, qui n'avoit vu à Paris que moi seul et monsieur de Saint-Cernin, retourna dans son prieuré; nous convînmes que j'irois dans le monde, que je tâcherois de me distraire, et de me consoler en multipliant les occasions de me rendre utile, de faire le bien, et en me cherchant une compagne sage et vertueuse. J'eus souvent sous les yeux l'objet qui pouvoit seul embellir mon avenir! Les liens du sang, qui m'unissoient à mademoiselle de Melrose, me donnoient auprès d'elle des droits qui m'en rapprochoient naturellement : je m'aperçus que ma réputation si peu

méritée avoit usurpé son estime et sa bienveillance; ne voulant point abuser de son erreur, je devins beaucoup plus réservé avec elle; mais je trouvois un grand charme à m'entretenir avec sa digne amie, mademoiselle Dumas. Je n'avois point pour mademoiselle de Melrose cette passion romanesque qu'Anastasie m'avoit inspirée; mais j'éprouvois ce sentiment profond qui doit durer toujours, parce qu'il est formé par la plus douce sympathie, et que l'estime en est la base; en même temps je me trouvois si peu digne d'elle, je lui voyois une si haute opinion de ma raison, de ma sagesse et de la pureté de ma vie, que j'aurois cru faire un nouveau crime en profitant d'une telle prévention. Enfin monsieur le commandeur de Gersan eût l'idée de m'assurer un bonheur auquel j'étois bien loin de prétendre! J'ai lu la lettre qu'il écrivit à ce sujet à l'abbé d'Erlac, et cette lettre, dans laquelle on m'offroit la main de celle qui

m'inspiroit une si tendre admiration, cette lettre si remplie de bonté pour moi acheva de m'interdire tout espoir!.. J'y vis la juste horreur de mademoiselle de Melrose pour le duel, et qu'en parlant en général de son établissement, elle donnoit une exclusion formelle *au duelliste*, ainsi qu'à l'impie et au joueur!... Hélas! elle a raison! Une main si pure pourroit-elle s'unir à la main souillée d'un homicide?..... Je fus encore forcé de sacrifier une seconde fois le sentiment le plus cher. L'abbé, témoin de ma douleur, me dit : Reprenez courage, un tel renoncement au bonheur doit alléger le poids de vos remords. Cette réflexion soulagea mon âme affaissée sous tant de maux. J'espérai qu'elle commençoit à se purifier.... Je retournai à Paris; je portai dans la société une invincible mélancolie, d'autant plus frappante qu'elle n'étoit pas dans mon caractère; le monde en général me devint insupportable; l'accueil que j'y recevois ne s'adressoit

plus à moi, il n'avoit plus pour objet qu'un être imaginaire ; et lorsqu'on me louoit sur ma *constante sagesse*, on réveilloit en moi des remords déchirans !... Enfin je n'entendois jamais parler de la bassesse, de l'hypocrisie, sans éprouver la plus pénible confusion ; car, de premier mouvement, au fond de l'âme je m'appliquois ces odieux reproches.

Je dus à la bizarrerie de ma situation ce que la philosophie demande en vain, et ce que la religion n'obtient pas toujours constamment, le mépris des éloges ; en voyant combien le monde se trompe facilement en bien ainsi qu'en mal, et combien ses jugemens sont erronés, il ne me fut plus possible de concevoir l'ambition ardente de la renommée, l'amour excessif des louanges, et les séductions de la flatterie.

Je reçois maintenant les plus grandes consolations que le ciel puisse m'accorder : j'ai prévenu un duel, et il m'a été permis de me montrer sans dégui-

sement aux yeux des personnes que j'admire et que je chéris. J'aime mille fois mieux devoir leurs sentimens à la pitié, à l'indulgence, que d'exciter leur admiration, non-seulement par un mérite idéal, mais par les actions même qui m'ont rendu criminel, et qui, en brisant avec barbarie les liens de l'intimité la plus tendre, m'ont donné toutes les apparences de la fidélité et de l'héroïsme en amitié.

Voilà le récit sincère de mes malheurs et de mes souffrances; j'en avois tracé les principaux détails trois mois après mon retour d'Angleterre, afin de laisser du moins en mourant un aveu public de mes fautes, ne voulant point emporter dans la tombe une réputation mensongère, et me flattant d'ailleurs que cet écrit pourroit être utile à la jeunesse, en lui faisant connoître les dangers d'une fausse démarche et de la présomption; et enfin, en lui inspirant le mépris et l'horreur du préjugé le plus insensé, le

plus barbare, celui qui, malgré l'humanité, la raison, les lois, la civilisation et la religion, place l'honneur dans la vengeance sanguinaire!....

LETTRE LXXXVII.

Le commandeur à l'abbé d'Erlac.

Paris, 22 avril.

Tout est d'accord, mon cher abbé ; je suis au comble de mes vœux ; j'aurai donc fait un mariage dans ma famille. Celui-ci ne sera pas le moins heureux ; si l'on avoit voulu me croire pour les autres.... mais laissons le passé, occupons-nous du présent. Nelmur et ma Flaminie étoient nés l'un pour l'autre, voilà ce que j'ai vu il y a long-temps ; et je crois n'avoir pas mal conduit cette affaire. Nous avons tous lu avec un profond attendrissement l'étonnante et triste aventure de Nelmur : il est certain qu'il s'est trouvé dans d'étranges situations ; mais Flaminie le consolera de quelques imprudences qu'il a expiées par

l'amertume de ses regrets et par tant de généreux sacrifices; enfin il cessera de pleurer un écervelé qui n'a que trop mérité son sort. Il a par le plus noble aveu empêché un duel qui eût déshonoré Palmyre; il a rendu à la raison le comte Charles, et rétabli la paix dans le ménage le plus désuni. Il est très-certain qu'il a converti le chevalier de Blanfort, avec lequel il a eu, depuis la grande explication, de longs entretiens. Le chevalier a écrit au comte Charles la lettre la plus touchante; il va s'éloigner et voyager pendant trois ou quatre ans. S'il joint des principes au *grandiose* qu'il a naturellement dans le caractère, il deviendra un homme d'un mérite très-supérieur.

Venez donc, mon cher abbé, non-seulement pour nous donner la bénédiction nuptiale, mais pour la signature du contrat; car Nelmur répète, et nous pensons comme lui, que rien dans cette occasion ne peut se faire sans vous. Vous serez charmé de nos deux jeunes amans:

point de transports, point d'exagérations ; mais une occupation continuelle l'un de l'autre, une pureté de sentimens, une estime réciproque, une conformité d'opinions et de principes qui promettent une félicité durable. Quand j'ai été chargé de faire la première proposition formelle du mariage, je vis que Nelmur étoit toujours inquiet de l'exclusion positive que Flaminie avoit donnée aux duellistes, mais la réponse de Flaminie a dû le satisfaire : elle me dit, qu'elle étoit infiniment plus sûre que Nelmur ne se battroit de sa vie, qu'elle ne pourroit l'être de tout autre homme qui n'auroit jamais eu de duel. Cette réponse est très-juste ; mais quand Flaminie ne seroit pas aussi sensée, elle l'auroit trouvée de même ; un bon raisonnement se présente bien naturellement quand il justifie ou qu'il autorise le penchant de notre cœur.

Madame Dubreuil est ici ; elle a été charmante pour Palmyre, par la manière

dont elle l'a défendue dans la société; elle a dissuadé des plus indignes calomnies des personnes dont le suffrage est d'un grand poids dans le monde; madame Dubreuil est réellement une amie parfaite; elle prend le plus vif intérêt au bonheur de Flaminie et de Nelmur. Elle passe toutes les journées avec nous sans blesser l'austérité de son deuil, car nous ne donnons aucun éclat à ce mariage; nous ne recevons point de visites de complimens, nous vivons absolument en famille. Quand vous serez ici, il ne nous manquera que le baron de Réval, que vous devriez bien amener avec vous; j'ai pour lui un projet de mariage dont nous ne parlons entre nous que tout bas, et lorsque madame Dubreuil ne peut nous entendre. Le mari qu'elle a perdu lui étoit bien inférieur par l'esprit et par le caractère, et cependant elle avoit su lui donner de la considération, et elle s'y étoit sincèrement attachée. Quand on pense à cette conduite, on a bien envie

de rire de ces précieuses ridicules qui, pour excuser leur aversion pour leur mari, disent sentencieusement que l'*amour ne se commande pas*. Eh ! vraiment on le sait bien; aussi, n'est-ce pas de *l'amour* qu'on exige d'elles, on peut s'en passer; mais la religion et la morale *commandent* de bien vivre avec son mari, et de le rendre heureux; et voilà ce que ces dames ne peuvent ni ne veulent comprendre.

Sans adieu, mon cher abbé; vous pouvez juger de l'impatience avec laquelle nous vous attendons, puisqu'au lieu de vous écrire par la poste, nous vous envoyons un courrier auquel Nelmur a répété cent fois de ne point s'arrêter en chemin et d'aller avec toute la diligence possible.

LETTRE LXXXVIII.

Le baron de Réval à l'abbé d'Erlac.

28 avril.

Mon cœur et mon esprit vous suivent de si près, mon cher abbé, que d'après mon calcul vous recevrez cette lettre le lendemain de votre arrivée à Paris. Ah ! si j'avois osé partir avec vous !.... Mais vous connoissez mes sentimens secrets, et vous approuvez la délicatesse qui me retient ici !.. Non, je ne paroîtrai devant *elle* que lorsqu'elle aura quitté l'habit lugubre qu'elle porte. Parlez-moi beaucoup d'elle, mon cher abbé, et parlez-lui un peu de moi.

Vous savez combien est sincère l'intérêt que je prends à votre aimable et vertueux disciple : la seule faute qu'il ait faite dans sa vie a servi à nous montrer

dans toute leur étendue la pureté de ses principes, sa sensibilité et la grandeur de son âme, et à le préserver pour jamais de la présomption et du poison des louanges. L'expérience de notre foiblesse est plus utile encore que celle des revers; le malheur nous apprend à nous défier des hommes; notre fragilité reconnue nous enseigne à nous craindre nous-mêmes; et pour perfectionner le cœur et la raison, combien l'humilité vaut mieux que toute la frivole prudence humaine! Lorsqu'on voit quels désastres peuvent produire, dans une vie jusqu'alors sans tache, quelques mouvemens d'amour-propre et de vanité, combien on doit trouver sublime cette morale divine qui veut que l'homme le plus pur et le plus irréprochable soit humble!.... Ah! c'est une voix céleste que celle qui lui dit sans cesse : *Si jusqu'ici tu as marché d'un pas ferme, n'oublie pas que tu peux tomber!....*

Mandez-moi tous les détails relatifs

au couple intéressant dont vous allez bénir l'heureuse union ; on prend part doublement au bonheur de ses amis lorsqu'on sait qu'ils sont dignes d'en jouir, parce que c'est avoir la certitude que ce bonheur sera durable.

Adieu, mon cher abbé ; vous connoissez mon respect et mon attachement pour vous : il est inutile de vous dire que je compte les jours de votre absence, et que de toute manière votre retour me causera un plaisir inexprimable.

LETTRE LXXXIX.

La vicomtesse Dubreuil au baron de Réval.

Paris, 12 mai.

L'ABBÉ d'Erlac m'a dit, mon cher cousin, que vous lui aviez demandé des détails sur nos jeunes mariés, et je me suis chargée de vous les donner; nous avons eu, après la signature du contrat, une petite surprise véritablement charmante. Flaminie a reçu les présens de ses parens; celui de sa grand'mère, offert avec emphase, n'étoit ni magnifique, ni ingénieux; mais Palmyre lui a donné des heures et un chapelet superbe, ornés de belles pierreries; j'avois consulté mademoiselle Dumas, qui m'a conseillé de lui apporter une boîte à couleurs, ce qui m'a fort étonnée, car j'ignorois qu'elle s'occupât de peinture. Le comte Charles

lui a présenté de charmantes tablettes dans lesquelles se trouvoient de fort jolis vers ; mais l'offrande du commandeur a effacé toutes les nôtres : il a tiré de sa poche un petit écrin renfermant un très-beau diamant monté en bague, et, s'avançant vers Flaminie : Malgré votre peu de goût pour la parure, lui a-t-il dit, je suis certain que vous recevrez et que vous porterez avec grand plaisir ce diamant qui va vous rappeler un doux souvenir. A ces mots Flaminie regarde la bague, et elle reconnoît celle que Nelmur avoit jetée il y a deux ans dans sa bourse de quêteuse. Nous avions soupçonné Blanfort de l'avoir achetée du curé : il eut en effet cette idée, mais le commandeur l'avoit prévenu, en s'engageant sur-le-champ à donner douze mille francs qu'il envoya le jour même au curé. Nous avons tous partagé l'attendrissement de Flaminie, qui a exprimé tout ce qu'elle éprouvoit de la manière la plus naïve et la plus touchante. Le bon commandeur

est si paternel et si aimable pour cette jeune personne, que je ne suis assurément plus tentée de me moquer du plaisir extrême qu'il trouve à être consulté et à se mêler des affaires de famille : je me reproche même mes anciennes moqueries à cet égard; je prenois pour une manie d'amour-propre les marques d'un excellent cœur; il entre toujours un peu de malignité et d'exagération dans la médisance, et souvent elle est tout-à-fait calomnieuse, ou du moins injuste. C'est un vilain défaut dont je veux enfin me corriger. Le mariage s'est fait sans aucune cérémonie dans une chapelle particulière; l'abbé d'Erlac a donné la bénédiction nuptiale; son exhortation partait du cœur; il a parlé aux jeunes époux comme un saint et comme un père; Flaminie étoit belle comme un ange, et Nelmur le plus heureux des hommes. Palmyre, pendant toute cette journée, a été un peu mélancolique, mais bonne, sensible, naturelle et parfaite; ce ma-

riage lui rappelle de tristes souvenirs : si jeune et si complétement désabusée de toutes les illusions qui l'ont enivrée, elle est bien à plaindre; mais son âme est si noble et si pure, qu'il lui sera facile de trouver des dédommagemens dans la piété et dans l'amour maternel : le sort ne sauroit jamais nous faire payer trop cher la sagesse et la raison, surtout lorsqu'à quelque prix que ce puisse être il les donne dans la jeunesse.

Mon deuil ne m'a pas permis de me trouver au repas de noce, où l'on avoit été forcé d'inviter beaucoup de monde; mais deux jours après le mariage j'allai, avec le commandeur et Palmyre, faire une visite aux jeunes mariés, dans l'intention de voir avec détail toute leur jolie maison meublée avec la plus élégante simplicité, et dont nous ne connaissions que deux ou trois pièces. Après avoir vu l'appartement de Flaminie, nous allâmes dans celui de Nelmur : Il n'y a d'intéressant ici, nous dit Nelmur,

que mon cabinet d'étude, dont voici la porte : lisez l'inscription qui désigne ce que ce cabinet renferme. Je levai les yeux, et je lus ces paroles : *Charité chrétienne et modestie.....* Nous entrâmes dans cette petite pièce où nous vîmes pour tout ornement un ravissant portrait de Flaminie, et une trentaine de charmantes miniatures magnifiquement encadrées et représentant quelques belles têtes, des paysages et des fleurs ; alors Nelmur nous apprit, à notre grand étonnement, que tous ces petits tableaux étoient peints par Flaminie, qui, en secret, les avoit vendus successivement, au profit des pauvres, à un bijoutier auquel Nelmur en avoit racheté la plus grande partie, c'est-à-dire, tout ce qu'il avoit pu en avoir. Ah ! s'est écrié Palmyre, s'il est beau d'avoir un véritable talent, combien il l'est davantage de ne s'en point vanter, et d'en faire à l'insu de tout le monde un tel usage !... Nous joignîmes nos éloges à ceux de Palmyre,

et je vous assure que l'humble et douce Flaminie fut sincèrement surprise d'exciter une si vive admiration pour une action qu'elle avoit faite avec tant de simplicité. Que les arts, les talens, les sciences et le génie seroient dignes des hommages universels, si l'on en faisoit toujours un utile et noble emploi! La frivolité, la vanité, les profanent; le vice les souille, les dégrade, en ôte la véritable perfection, et les rend méprisables autant qu'alors ils sont pernicieux. Vous jugez bien que mademoiselle Dumas, cette respectable amie de Flaminie, ne quitte point son élève: elle a dans la maison un joli logement, et elle est traitée par Nelmur, ainsi que par sa jeune épouse, comme la mère la plus chérie; il est très-vrai que le chevalier de Blanfort a été si frappé, si touché de sa dernière aventure, qu'il est réellement *converti*. Je ne suis pas suspecte quand je crois à sa franchise; mais pour cette fois je n'en doute pas; il n'a aucun intérêt

à feindre ; au contraire, il faut que dans cette occasion il sacrifie l'amour-propre que l'on met toujours à d'anciennes opinions long-temps professées ; je sais avec certitude qu'il a déclaré ses sentimens, avoué ses torts, ses artifices, et vanté la résistance invincible et la vertu de Palmyre ; et il a fait cette confession par écrit et de vive voix, à plusieurs personnes de sa société ; il a supporté avec fermeté, et avec son esprit ordinaire, leurs sarcasmes et leurs moqueries. Comme en aucun genre, il ne sera médiocre, il ira loin dans la bonne route ; je suis sûre qu'il s'y distinguera éminemment. Il a rendu très-utile et fort honorable son projet de s'éloigner de Paris et de voyager ; il a obtenu l'ambassade de ***, et il partira sous trois semaines. Il a pris pour Nelmur un attachement passionné ; il le voit tous les matins, et ils doivent entretenir ensemble une correspondance qui sera sûrement très-intéressante.

A présent que j'ai satisfait votre curio-

sité, je vais vous parler un peu de moi : je viens de vendre tous mes diamans, ce qui, pour toute femme un peu raisonnable de trente-huit ans, n'est assurément pas un sacrifice ; j'ai eu de ces brillantes futilités quarante mille francs, et voici l'emploi que je compte en faire : j'en envoie la moitié dans mes terres pour l'établissement d'une école de charité et de quelques autres bonnes œuvres; et je vous demande de vous charger du reste, afin de joindre à vos fondations de charité celle d'un petit hospice pour de pauvres enfans délaissés. Le ciel m'a refusé le bonheur d'être mère, mais la religion, qui nous dédommage toujours de toutes nos privations, nous exhorte à secourir les orphelins abandonnés ; n'est-ce pas nous donner des enfans ? ils deviendront les miens, et je les aimerai doublement quand ce sera vous qui les aurez choisis. Vous connoissez mon beau tableau de l'Albane ; je l'ai troqué contre une Sainte-Cécile du Guerchin, c'est ma

patronne; j'espère que vous voudrez bien l'agréer, et que ce don de l'amitié vous sera précieux; je profite d'une occasion pour vous l'envoyer sur-le-champ. Mes vingt mille francs pour mes orphelins sont chez votre banquier et à votre disposition.

Adieu, mon cher cousin, je ne crois pas (soit dit sans reproche) que vous m'ayez jamais écrit une lettre aussi longue que celle-ci.

LETTRE XC.

L'abbé d'Erlac au baron de Réval.

Paris, 13 mai.

Je ne partirai que dans sept à huit jours, mon cher voisin ; ainsi j'ai encore le temps de vous écrire une fois. Je ne veux pas retarder le plaisir que vous aurez à savoir une chose que je n'ai découverte qu'hier : c'est que madame Dubreuil, depuis qu'elle est revenue ici, va constamment tous les matins visiter la *crèche de l'enfant Jésus*, afin de connoître la manière dont on gouverne les petits enfans au maillot ; et de là elle se transporte à l'Hôtel-Dieu pour apprendre à panser des plaies et à soigner les malades. Je tiens ces détails du respectable curé de Saint-Sulpice, son directeur et mon ami. Je livre ce fait à vos réflexions

et à vos conjectures; les miennes me portent à croire que madame Dubreuil ne ressemble pas du tout à cette demoiselle qui, après avoir écouté le récit de vos projets charitables pour l'avenir, en fut si effrayée qu'elle ne voulut plus vous épouser, et qu'elle rompit brusquement avec vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il existe dans le monde une femme qui puisse vous convenir, c'est assurément madame Dubreuil; et qui pourroit douter de la félicité d'une union préparée par l'exercice de semblables vertus? J'ai sous les yeux un tableau de ce genre, et je ne me lasse point de le contempler! Je ne puis me permettre de le dire qu'à vous; mais véritablement Nelmur et Flaminie sont deux êtres accomplis et formés l'un pour l'autre : ils ont pris l'engagement de venir nous voir dans le cours de l'été; ils m'ont fait bien d'autres promesses, et j'y compte : mais il seroit trop long de vous en faire le détail; nous en causerons tout à notre

aise dans nos longues promenades. En attendant, agréez, mon cher voisin, l'assurance d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XCI.

Nelmur à l'abbé d'Erlac.

Paris, 19 juin.

Oui, mon ami, le ciel m'a pardonné puisqu'il m'a donné Flaminie !..... Plus on la connoît, plus on doit la chérir et l'admirer; elle n'a pas cette instruction d'étalage qui nourrit la vanité sans fortifier les principes, mais elle sait tout ce qu'il faut savoir pour avoir les idées les plus justes sur toutes les choses essentielles : une douceur inaltérable, une égalité d'humeur que rien ne peut troubler, rendent son commerce délicieux : il semble qu'il y ait quelque chose de communicatif dans le calme si doux de son âme : on se repose auprès d'elle, on ne peut jamais s'y ennuyer. La solidité de son esprit et de son entretien

forme un si charmant contraste avec son extrême jeunesse, sa timide modestie et sa simplicité, qu'on ne peut se rassasier du charme et du plaisir de la regarder et de l'entendre...... Sa raison prématurée ne lui cause pas la moindre vanité; elle l'a puisée dans une source qui élève l'âme sans l'enfler. D'ailleurs, tout ce qui est en contradiction avec la véritable morale ne lui paroît dans les autres qu'un écart passager qui mérite de l'indulgence, et l'homme vicieux n'est pour elle qu'un être plus insensé que ceux qu'on renferme aux Petites-Maisons. C'est ainsi que des méchans ou des fous sont, dans son langage habituel, des mots synonymes : loin d'avoir une imagination froide, elle en a une très-vive; mais elle ne l'applique point aux choses de la terre, qui ne peuvent, avec un peu d'expérience, que la rabaisser et l'attiédir; ce don du ciel ne nous est point accordé pour exalter en nous l'amour des biens périssables, puisqu'il doit au contraire nous en faire con-

noître le néant et nous en inspirer le dégoût; c'est un flambeau céleste qui, semblable en cela seul au feu terrestre, s'éteint au milieu des vapeurs et des exhalaisons impures : aussi les plus sublimes élans de l'imagination sont-ils toujours religieux.

Je tâche, autant qu'il m'est possible, de passer solitairement mes soirées chez moi, entre ma femme et notre aimable et digne amie mademoiselle Dumas. Que les heures s'écoulent rapidement en causant, quand les esprits, les sentimens et les opinions s'accordent si bien! Et, après avoir parcouru cette immense ville pour vaquer à ses affaires et pour remplir des devoirs de société souvent si puérils et si fatigans, avec quel délice on rentre chez soi, lorsqu'on est certain d'y retrouver une telle conversation!... Nous reparlons sans cesse de notre projet favori, celui de faire l'acquisition d'une terre dans la province que vous habitez. Nous y passerons au moins huit mois de

l'année, et peut-être davantage, puisque mon régiment s'y trouve, et que j'ai l'espoir d'obtenir dans quatre ou cinq ans le gouvernement de cette province. Quel voisinage pour nous que le vôtre, celui du baron de Réval, et sans doute bientôt encore celui de madame Dubreuil !..... Jouir des beautés de la nature que j'ai toujours tant aimée, se réunir aux amis les plus respectables et les plus chers, encourager les travaux champêtres et l'industrie, secourir les infortunés, établir autour de soi l'abondance, le bonheur ; faire aimer la religion par ses exemples et ses bienfaits ; n'est-ce pas là jouir de la vie, et régner dans les lieux où l'on fixe sa résidence ? Quel trône et quel empire peuvent procurer une félicité plus pure ? Que dis-je ! nous aurons de la grandeur tout ce qu'il est possible d'en envier, la puissance et la volonté de faire le bien, et nous n'en aurons ni les embarras, ni les cruelles inquiétudes, ni les ennuis de la repré-

sentation. Il faut convenir que notre bonheur vaudra bien celui des gens du monde qui dépensent toute leur fortune en soupers, en ameublemens, en habits somptueux, en chevaux, etc., et qui consacrent leur existence en visites, à se montrer aux bals, à l'Opéra et à la comédie. Et c'est avec transport que je bénis le ciel, en pensant qu'une telle destinée n'éprouvera jamais de changement et de vicissitudes; que nul orage n'en troublera le cours fortuné; et que si le ciel nous réserve une longue vie, nous goûterons ce bonheur paisible et pur jusque dans la vieillesse la plus avancée. Ah! mon ami, que je suis heureux! Mon sort actuel comble tous les vœux de mon cœur, et je puis lire avec sécurité dans l'avenir: j'y retrouve, jusqu'au bout de ma carrière, la même situation; des desseins ambitieux pourroient seuls la changer, et je n'en aurai jamais. Quand nous serons établis près de vous, la comtesse Charles, que nous

aimons si tendrement, viendra souvent nous voir; elle est déjà bien désenchantée du monde; elle a tout ce qu'il faut pour se plaire dans la solitude et pour apprécier de vrais amis : je n'ai jamais vu moins d'égoïsme et plus d'élévation d'âme; incapable d'envie, elle s'attriste de n'avoir pas fait les actions qu'elle admire, mais elle en aime davantage ceux qui lui ont donné ces nobles exemples.

Je me flatte que, quelque jour, le chevalier de Blanfort sera aussi des nôtres; cependant, puisque j'aurois quelque part à cette grande conversion, je ne dois pas l'affirmer. Hélas! je dois être guéri de la présomption même en ce genre! Il est parti il y a deux jours pour son ambassade; nous nous sommes promis de nous écrire régulièrement; j'avoue que je prends à tout ce qui le touche un sensible intérêt. Vous m'avez ordonné il y a long-temps de me défier de l'ascendant que prennent naturellement sur moi l'esprit, l'élégance et la

grâce ; je dois donc ne pas me livrer à mon penchant pour Blanfort ; mais quand le temps aura bien prouvé qu'il a renoncé sans retour à ses doctrines et à ses erreurs, vous me permettrez, je l'espère, de l'aimer autant que j'y suis disposé. Adieu, mon cher et respectable ami, ne perdez pas de temps à nous chercher cette terre si désirée : la plus près de vous sera celle qui nous conviendra le mieux.

LETTRE XCII.

Le chevalier de Blanfort au marquis de Nelmur.

De ***, 22 juin.

Si près du but de mon voyage, je suis forcé, par quelques accidens arrivés aux voitures, de m'arrêter ici au moins vingt-quatre heures, et je vais me dédommager de ce retard en m'entretenant avec vous. Combien j'ai pensé, réfléchi, médité, depuis que je suis en route! car j'ai placé mes compagnons de voyage dans une bonne berline; et moi je suis tout seul dans une chaise de poste, afin que rien ne puisse troubler mes longues rêveries.

Je suis bien convaincu maintenant que tous les sentimens affectueux viennent du cœur, et que toutes les passions violentes et impétueuses ne viennent que de la tête. Le délire est toujours mêlé

d'une sorte d'emportement et de fureur qui excluent la tendresse. L'amour passionné est toujours rempli de bizarreries, de tyrannie, de personnalité ; c'est une espèce d'ivresse qui exalte l'orgueil et l'égoïsme, et qui, dans de certaines circonstances, produit nécessairement les inquiétudes dévorantes, les soupçons injurieux, la jalousie, et tous les excès de la haine, de la rage et de la vengeance. Est-ce là aimer ? D'ailleurs, si *elle* m'eût cédé, aurois-je conservé les sentimens que m'inspiroient son innocence, sa pureté, sa réputation ? En cessant de me résister, elle seroit devenue une femme vulgaire, elle eût cessé d'être celle que j'adorois.... Le séducteur le plus incapable d'admirer la vertu, la trouve du moins une singularité piquante, et l'objet qui la lui sacrifie perd toujours à ses yeux le charme intéressant qui agissoit le plus vivement sur son imagination et sur sa vanité. Ce n'est donc point par inconstance que l'on quitte la femme qu'on

a séduite, c'est surtout parce qu'on n'a plus les idées, l'ambition et les sentimens qui avoient fait naître et qui nourrissoient la passion. Il m'est bien prouvé que l'amour sans bornes et sans frein ne sauroit avoir pour base la véritable amitié, puisque s'il s'y joignoit, s'il y succédoit, il ôteroit à ce noble et fidèle sentiment tout ce qu'il a de désintéressé, de solide et d'héroïque. Je ne puis plus me concevoir moi-même, quand je songe à la cruauté, à la barbarie des projets que j'avois formés pour satisfaire, par la séduction ou par la violence, une passion que le désespoir et l'amour-propre irrité avoient rendue véritablement forcenée ! Je voulois entraîner, corrompre l'objet que j'idolâtrois, sachant que dans cette supposition (la plus heureuse pour moi), je la livrerois à d'éternels remords; enfin je voulois, si sa résistance étoit invincible, la déshonorer, la perdre, et me venger par un crime affreux et le plus horrible des ou-

trages!..... Et cependant je suis né avec un cœur qui n'est inaccessible ni à la pitié, ni à la générosité!.... Voilà donc où peut conduire une passion effrénée, dont nulle saine doctrine, nuls principes n'ont réprimé l'excès!.... Que dis-je! disciple trop crédule des faux sages qui ont composé un nouveau code moral, n'avois-je pas appris, n'avois-je pas lu mille fois qu'en amour la passion excuse et justifie tout?.... Je suis sorti d'un abîme, je n'y retomberai jamais; mes yeux sont ouverts; ce n'est plus une lueur que j'entrevois, ce n'est plus un éclair qui m'éblouit pour un moment (car ce n'est qu'ainsi que jusqu'à présent j'ai été frappé de quelques rayons de la vérité); c'est une lumière douce et pure qui m'éclaire; elle me guidera toujours. Non; je n'aurai pas vu vainement votre repentir d'une seule faute qui n'en étoit même pas une à mes yeux; et ce noble aveu d'un égarement qui vous paroissoit inexcusable!... Ah! j'adopte sans balancer

une croyance et des principes qui peuvent donner tant de délicatesse, d'humanité, de grandeur d'âme, d'héroïsme, et des premiers mouvemens si généreux et si sublimes!... Dans cette révolution de sentimens, d'idées et d'opinions, que puis-je regretter? le genre de vie le plus frivole et le plus fatigant, des succès méprisables, une réputation qui ne peut paroître brillante qu'aux yeux des sots et des gens corrompus; une exaltation de tête qui ne se soutient qu'aux dépens des plus douces affections de l'âme, et qui ne cesse qu'en laissant un vide affreux, des regrets et des soucis rongeurs sans remords!..... J'ai vu les dernières années d'un homme à bonnes fortunes blasé sur les plaisirs, et devenu décrépit, non par les ravages du temps, mais par l'épuisement d'une vie déréglée; j'ai connu sa sombre misanthropie, sa moralité, ses dégoûts du monde, ses profonds ennuis, ses honteuses infirmités; quand son imagination s'éteignit

avec ses forces physiques, il ne retrouva ni son cœur pour aimer, ni sa raison pour s'éclairer et pour se repentir; l'un étoit flétri, desséché ; l'autre étoit abrutie !.... J'ai vu sa mort effrayante, et j'ai vu celle du sage et pieux Dubreuil !...... Voilà d'utiles souvenirs !.... Enfin je sens déjà que je suis moins agité et beaucoup moins malheureux ; le temps fera le reste. Cependant mon âme se remplit d'amertume quand je me retrace sous ses véritables couleurs ma vie passée et le mal que j'ai fait, ou celui dont j'ai été la première cause : par exemple, une femme honorée et paisible avant de m'avoir connu, dont je fus le premier amant, et qui, par une suite funeste de la perte de ses principes et de mon abandon, tomba dans des égaremens qui forcèrent sa famille de la faire enfermer pour le reste de ses jours !.... Tant d'autres auxquelles j'ai ravi leur gloire et leur repos !...... Et l'homme capable d'une telle inhumanité (et sou-

vent de sang-froid et sans amour) n'est pas haï, méprisé et chassé de la société dont il est le perturbateur!...... Au contraire, s'il a un beau nom, de la fortune, un ton noble et des manières agréables, il est accueilli, recherché, fêté! il est l'homme à la mode!.... Mais sans parler de ces excès, la seule inutilité d'une existence frivole, oisive, paresseuse, n'est-elle pas coupable?.... Il en est de la vie comme d'une administration du commerce ou d'un ministère; celui qui n'y fait pas le bien y fait le mal; il y est nuisible, il usurpe une place qu'un autre rempliroit mieux, il ressemble à l'homme qui auroit acquis une portion de terrain plus ou moins considérable pour la laisser en friche: qui ne suit pas les devoirs que lui prescrivent sa situation, ses moyens, ses talens, les trahit tous. Enfin l'indifférence pour la vertu ne sauroit s'allier avec l'innocence; il n'y a point de milieu, point de parti négatif en morale; on est honnête ou vicieux.

Je puis du moins me rendre une justice : je puis dire que ce qu'on appelle *respect humain* n'aura sur moi aucune influence ; j'ai une certaine fierté d'âme qui me le fera braver sans effort ; je trouverai même un grand plaisir à rétracter mes erreurs, à dire hautement qu'il y a dans l'impiété, et par conséquent dans la transgression de nos devoirs, une foiblesse et une abjection qui suffiroient seules pour en dégoûter un esprit élevé. J'ai eu le malheur de faire des disciples ; je tâcherai de les ramener au bien ; et si je n'y réussis pas, leurs sarcasmes, qui ne sont que d'insipides lieux communs, ne m'embarrasseront nullement : il est si facile de les réfuter !..... Et j'aurai la satisfaction de me moquer avec avantage de ces *esprits forts*, qui sont si foibles en logique, en raisonnement et en conduite, puisqu'ils cèdent sans résistance à toutes *les impulsions de la nature*.

Je vais trouver une grande distraction

dans l'occupation sérieuse des affaires, et dans un solide emploi du temps; après avoir perverti mon esprit, je vais le revivifier par une véritable instruction. J'ai emporté tous les excellens livres dont l'abbé d'Erlac m'a donné la liste; j'en ai déjà lu deux volumes qui m'ont charmé. Oui, quiconque cherchera sincèrement la vérité et la perfection morale, conviendra qu'on ne peut la trouver que dans cette doctrine toujours conséquente et toujours admirable, et c'est aussi convenir qu'elle est divine.

Je vous recommande le comte Charles; pour le tirer de son apathie, il ne faudroit que lui faire connoître son bonheur.

Adieu, mon cher Nelmur; je ne vous parle point de mon amitié: vous détailler mes sentimens et mes résolutions, c'est vous en donner les plus tendres assurances.

LETTRE XCIII.

Mademoiselle Dumas au curé de Melrose.

Paris, 25 juin.

MONSIEUR,

Depuis les deux ou trois premiers jours du mariage, j'ai été si occupée de petits embarras de ménage, et des arrangemens à faire dans l'intérieur de la nouvelle maison que nous habitons, que je n'ai pu d'ailleurs disposer d'un seul moment : c'est ce qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous écrire; mais cette lettre en sera plus intéressante, parce qu'elle contiendra plus de détails sur notre jeune mariée. Je puis vous dire avec vérité, monsieur, que cette union sera la plus heureuse qu'on ait encore vue dans le grand monde. M. le marquis de

Nelmur, par son esprit, ses vertus, sa piété solide, a tout ce qu'il faut pour achever de perfectionner dans sa femme les qualités, les sentimens et les principes qu'elle doit à la nature et à l'éducation. Il n'a point la niaiserie de dire qu'il est plutôt *l'amant que le mari de sa femme;* il connoît ses droits, et comme ils sont dans l'ordre naturel et moral, il saura les conserver tous. Mais son autorité sera douce, parce que, légitime et fondée sur la raison, elle sera toujours exercée avec tendresse. Flaminie n'a point la ridicule vanité de croire qu'une femme doit être souveraine maîtresse dans l'intérieur de sa maison, c'est-à-dire, dans son ménage, et qu'un homme est incapable d'y donner des ordres et d'y commander; elle pense au contraire qu'une femme n'a jamais qu'un pouvoir délégué, qu'elle doit toujours être prête à rendre compte à son mari de tout, et à lui obéir dans les petites choses ainsi que dans les grandes. Flaminie ne chan-

gera rien dans sa maison, sans savoir si M. de Nelmur l'approuve, et sans connoître sa volonté. Elle sait qu'il est à la fois pour elle un ami qui doit posséder toute sa confiance, un guide, un protecteur et un maître. Voilà les instructions salutaires qu'elle a reçues de la religion; y conformer sa conduite, ses actions et toute sa vie, sera toujours pour elle le premier des devoirs. Enfin, elle ne s'arrogera jamais dans l'intérieur de son ménage un empire exclusif et despotique; elle a déjà trop de lumières pour se persuader qu'une épouse n'est assujettie à la soumission que lorsqu'elle a franchi le seuil de sa maison, c'est-à-dire, lorsque seulement, elle est en voiture, dans les rues et en visites. Flaminie conduisoit avec une grande intelligence, et par conséquent beaucoup d'économie, la maison de feu madame de Melrose. Cependant elle a tant de modestie et un tel respect pour l'expérience, qu'elle ne fait rien sans

me consulter et sans prendre mon avis. Voilà tous les élémens et les présages les plus certains du bonheur durable d'une femme. Qu'il m'est doux de me trouver souvent en tiers entre elle et M. de Nelmur! que de résolutions sages, que de projets vertueux j'entends former sans cesse dans ces entretiens si touchans! Les âmes pures se transportent sans inquiétude dans l'avenir : avec des désirs modérés et bienfaisans, on est sûr d'y trouver la paix et le bonheur.

Je jouis tous les jours d'un spectacle digne de votre présence ; c'est notre prière du soir! Le couple fortuné s'agenouille sur le même prie-dieu ; je lis tout haut les prières qu'ils écoutent, et qu'ils répètent tout bas avec la ferveur la plus attendrissante ; ils ont de quoi remercier Dieu, et ils ne peuvent lui demander que de leur conserver les sentimens qui les animent. Avec quelle joie je contemple ces deux êtres si jeunes, unis ensemble par le plus saint

de tous les nœuds, et qui l'un et l'autre encouragés au bien par la noble émulation que doit inspirer une affection si pure, et par une si parfaite conformité d'opinions et de croyance, enfin soutenus, fortifiés et guidés par la religion, vont parcourir une si longue carrière !.. Il est impossible de craindre pour eux des bouleversemens ou des changemens dans leur fortune et dans leur situation; mais quand des caprices du sort, que ne sauroit prévoir la prudence humaine, leur enlèveroient tous les biens qu'ils tiennent du hasard, il leur resteroit encore ce qui forme notre véritable destinée : ils goûteroient toujours les heureux fruits de la sagesse et de la vertu, et c'est là ce qui forme notre véritable destinée. Adieu, monsieur; Flaminie est bien occupée dans ce moment à finir les ouvrages de ses mains qu'elle doit vous offrir pour votre église, et qu'elle vous enverra avec les aumônes qu'elle destine aux pauvres de Melrose; elle

n'a pas oublié que la vieille mère Baptiste est frileuse. Vous trouverez au fond de la caisse une couverture de laine que nous avons tricotée pour elle, car nous pensons que la dernière doit être usée.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE XCIV ET DERNIÈRE.

La comtesse Charles à madame Dubreuil.

Versailles, 1er. juillet.

Me voici retombée dans la cohue du grand monde et de la cour : après tout ce que j'ai éprouvé depuis plus de trois ans, je m'y retrouve comme une vieille femme devenue, par une longue expérience, clairvoyante et raisonnable. Quand on n'a été abusée que par la vanité, on se forme aisément de nouvelles chimères ; mais quand c'est le cœur qui a été trompé et si cruellement, on est du moins à l'abri de toutes les illusions ; elles ont coûté si cher !... Lorsqu'on a renoncé à celle qui faisoit tout le charme de la vie, comment les autres pourroient-elles nous séduire ?... Tout a pris autour de moi un aspect nouveau : dans les

fêtes, je ne trouve que du tumulte et du bruit; dans les entretiens les plus animés je ne découvre que de l'affectation, de la fausseté et de la prétention ridicule; mon caractère même est changé; je sens que maintenant il perd chaque jour de cette bienveillance universelle qui a tant fait louer mon égalité d'humeur et ma gaieté. Ah! quand on est content de ce qu'on aime, il est si facile de l'être de tout ce qui nous entoure!... Cependant, ma chère amie, vos sages réflexions et vos conseils ne seront pas sans fruit pour moi; je connois enfin le prix d'une amitié telle que la vôtre. Oui, je veux, en renonçant à l'exaltation, me préserver de la misanthropie; il n'en est qu'un seul moyen, c'est de consacrer à la religion l'imagination qui nous a trompés, et l'énergie de sensibilité qui n'a fait que notre tourment; alors ces nobles facultés ne peuvent servir qu'à notre bonheur. Quel état de l'âme plus heureux que celui dans lequel, loin d'avoir jamais à

réprimer ses mouvemens les plus passionnés, on est autorisé par la raison même à s'y livrer sans réserve et sans mesure!... L'exaltation religieuse unie (s'il est possible qu'elle puisse l'être) à la férocité du caractère, et à la plus profonde ignorance de la religion, peut produire le fanatisme; mais avec la connaissance des maximes évangéliques, il n'y a point, il ne peut y avoir d'excès dans les sentimens religieux les plus ardens, car notre âme ne les éprouvera avec le degré de véhémence qu'ils doivent avoir, que lorsqu'elle sera dégagée de sa dépouille mortelle. O que je suis disposée à m'abandonner toute entière à ce sublime sentiment, le seul qui doive nous survivre, le seul qui, lorsque tous les autres s'éteindront, sera tout à coup ranimé par un feu céleste pour devenir immortel!...

La vanité, l'amour-propre, ne m'enivreront plus; je ne voulois plaire que pour briller davantage *à ses yeux;* je ne

désirois vivement des succès que pour les lui conter dans nos tête à tête; quand dans le monde on me louoit, mes yeux cherchoient les siens, et je n'ai jamais écouté qu'avec distraction un éloge qu'il n'entendoit pas. On ne peut plus me dire que d'insipides fadeurs sur ma figure, depuis que dans une de ses lettres que j'ai lue, j'ai trouvé cette phrase qui se rapporte à cette actrice qu'il aimoit : *Il n'existe pas dans le monde un visage aussi ravissant que celui-là*; de cet instant, combien m'ont paru ennuyeux et déplacés tous les complimens sur le mien ! Ce qui me blesse le plus, c'est qu'il n'a pas le moindre embarras avec moi; il croit apparemment que son indifférence doit me paroître toute simple, ou, pour mieux dire, c'est qu'il n'a jamais ni connu, ni compris la tendresse que j'ai eue pour lui. Je m'y suis prise de toutes les manières pour ranimer ce cœur épuisé; tantôt je montre ma tristesse, il croit alors que c'est un caprice; tantôt

j'affecte des airs insoucians et dégagés, il n'en est ni ému, ni choqué; la froideur de son âme a glacé jusqu'à son amour-propre, il n'en a plus; il est aussi impossible de le piquer que de l'attendrir; il a tout le stoïcisme d'une complète insensibilité. Ah! que je suis loin encore de la tranquillité d'esprit à laquelle j'aspire!... Combien une grande passion laisse au fond du cœur de plaies douloureuses, qui se r'ouvrent facilement!... Combien deviennent pénibles toutes les sensations qui ravissoient dans le temps du bonheur!... La musique, le retour de la belle saison, jusqu'aux innocentes fleurs, me font de la peine; il m'a donné tant de bouquets! N'y pensons plus, c'est un rêve évanoui sans retour; du moins cette chimère qui dura si peu, n'a souillé ni ma vie, ni mon cœur; une extrême vivacité, des imprudences, de fausses démarches, ont altéré ma réputation, mais on trouve dans l'injustice même de quoi se consoler de son amertume; heu-

reux qui ne peut être blâmé que par de faux jugemens! heureux qui ne peut être attaqué que par la calomnie! On se relève en rentrant en soi-même, et de toutes les fiertés voilà sans doute la plus noble et la seule satisfaisante : c'est la conscience qui la donne. J'ai devant moi un long avenir; on n'en jouit d'avance qu'en le consacrant tout entier à la sagesse et à la raison. Avec une intention si pure tous les projets sont doux, parce qu'ils n'ont rien de chimérique; ils dépendent de notre volonté; on ôte au hasard le pouvoir, humiliant pour nous, d'agir sur nos caractères, par conséquent de disposer de nos actions. Tout changement de situation est supportable pour le cœur vertueux incapable de changer; qu'importe que la fortune se démente, si nous ne nous démentons pas nous-mêmes, puisqu'alors nous restons toujours possesseurs de la plus noble partie de notre destinée?...

Quelle colonie respectable et char-

mante va se former en ****. Je pense avec joie, ma chère amie, que sous peu de temps vous vous y réunirez, et que vous en augmenterez le bonheur et l'édification. Quelle société que la vôtre, unie à celle du baron de Réval, de l'abbé d'Erlac, du marquis de Nelmur, et de Flaminie!... Ne voulant m'éloigner ni du comte Charles, ni de ma mère, je ne quitterai point le monde; d'ailleurs, je ne le pourrois sans leur consentement, que je n'obtiendrois sûrement pas; mais j'irai tous les ans passer quelques mois avec vous; j'irai dans le sein de l'amitié me fortifier par l'exemple de vos vertus et par le désir de les imiter.

Adieu, mon amie; consolez-moi, guidez-moi, car c'est à vous surtout que je veux ressembler.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE
DES LETTRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES LETTRES.

